

LES FLEURS

DE LA

POÉSIE CANADIENNE

Religion et Patrie !

MONTREAL
C. O. BEAUCHEMIN & VALOIS, Libraires-Imprimeurs
Rue St Paul, 237 et 239
1869

LES FLEURS

DE LA

POESIE CANADIENNE

Nantel, Antonin

LES FLEURS

DE LA

POESIE CANADIENNE

Religion et Patrie !

MONTREAL
C. O. BEAUCHEMIN & VALOIS, Libraires-Imprimeurs
Rue St-Paul, 237 et 239
1869

PREFACE

> Celui qui réunirait en un volume les inspirations les plus remarquables de nos poètes, ferait un livre court, il est vrai, mais exquis et délicieux.
>
> *Revue Canadienne, Octobre,* 1867.

Ce livre, nous avons voulu le faire : avons-nous réussi ? le lecteur en jugera.

Pour nous, notre œuvre nous semble assez belle si elle peut servir à faire connaître nos poètes, et à faire aimer davantage les grandes choses qu'ils ont chantées : La Religion et la Patrie !

L'EDITEUR.

LES FLEURS

DE LA

POESIE CANADIENNE

L'ÉRABLE

(1836)

(*Anonyme*)

Parti du nord, l'hiver, en frissonnant,
Déroule aux champs son froid manteau de neige;
L'arbuste meurt et le hêtre se fend.
Seul au désert, comme un roi sur son siége,
Un arbre encor ose lever son front
Par les frimas couronné d'un glaçon :
Cristal immense où brillent scintillantes
D'or et de feu mille aigrettes flottantes,
Flambeau de glace, étincelant la nuit,
Pour diriger le chasseur qui le suit :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

Mais quand zéphyr amollit les sillons,
Que le printemps reparait dans la plaine,
Le charme cesse : ils tombent ces glaçons,
Comme des bals la parure mondaine
Dont la beauté s'orne tous les hivers.
L'arbre grisâtre, échauffé par les airs,
Verse des pleurs de sa souche entr'ouverte,
Comme un rocher suinte une écume verte ;
Mais, douces pleurs, nectar digne des dieux !
C'est un breuvage, un mets délicieux :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

L'été s'avance avec ses verts tapis ;
Et libre enfin du bourgeon qui la couvre,
En festons verts, sur chaque rameau gris,
Comme un trident une feuille s'entr'ouvre.
L'arbre s'ombrage, épaissit ses rameaux,
Et les dispose en voûtes, en berceaux.
Sur le chasseur, l'émigré qui voyage,
Le paysan, il étend son feuillage,
Dôme serré qui brave tour-à-tour
Les vents d'orage et les rayons du jour :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

L'automne enfin, sur l'aile d'Aquilon,
Comme un nuage emporte la feuillée,
Et verse à flots, sur l'humide vallon,
Brume, torrent, froid, brouillard et gelée.
L'érable aussi dépouille son orgueil
Et des forêts sait partager le deuil ;
Mais en mourant, sa feuille belle encore
Des feux d'Iris et du fard de l'aurore,
Tombe et frémit, en quittant son rameau
Pour tapisser les sentiers du hameau :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

F. X. GARNEAU

LES OISEAUX BLANCS

(1839)

Salut, petits oiseaux qui volez sur nos têtes,
Et de l'aile, en passant, effleurez les frimas ;
Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.

Les voyez-vous glisser en légions rapides
Dans les plaines de l'air, comme un nuage blanc,
Ou le brouillard léger que le soleil avide
A la cime d'un mont dissipe en se levant ?

Entendez-vous leurs cris sur l'orme sans feuillage ?
De leur essaim pressé partent des chants joyeux :
Ils aiment le frimas qui ceint comme un corsage
Les branches du cormier, qui balancent sous eux.

Quand un faible rayon de l'astre de lumière
Brille sur le cristal qui recouvre les bois,

Le doux frémissement de leur aile légère
Partout frappe les airs où sup irent leurs voix.

Fuyez, petits oiseaux, dont l'épaisse feuillée
Ne peut plus recueillir l'amour comme au printemps;
Des bouleaux, pour vos nids, la branche est dépouillée,
Et le froid aquilon siffle dans leurs troncs blancs.

Mais l'air est obscurci d'épais flocons de neige ;
Leur vol est plus rapide à l'entour de nos toits.
Sur la balle du grain s'agite leur cortége
A la grange où bondit le van du villageois.

Oh ! que j'aime à les voir au sein des giboulées
Mêler leur voix sonore avec le bruit du vent !
Ils couvrent mon jardin, inondent les allées,
Et d'arbre en arbre ils vont toujours en voltigeant.

Quelle main a placé sur la branche qui plie
Un perfide réseau sous les traîtres appas ?
Ah ! fuyez—mais hélas ! j'en entends un qui crie :
Le cruel oiseleur va causer son trépas.

Poussant des cris plaintifs, ils fuient dans la plaine ;
Mes yeux les ont suivis derrière les côteaux ;
Mais ils avaient déjà le soir perdu leur haine,
Et je les vis encor passer sous mes vitraux.

Ils revinrent souvent butiner à ma porte,
Mais de l'arbre perfide ils n'approchaient jamais....
Ils repartent enfin ; l'aile qui les emporte
Semble par son doux bruit augmenter mes regrets.

Adieu, petits oiseaux qui volez sur nos têtes,
Et de l'aile, en passant, effleurez les frimas ;
Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.

L'HIVER

(1840)

Voilà l'été qui fuit et la feuille qui tombe
Pâle et morte sur les gazons.
Le vent du nord mugit, la fleur des champs succombe,
L'écho se tait dans les vallons.
Déjà les bois ont perdu leur feuillage ;
Vers la chaumière accourent les troupeaux,
Car ils ont vu l'hiver sur les nuages,
Et le grésil bondir sur les côteaux.

Adieu, charmants oiseaux, habitants des bocages,
Allez vers de plus doux climats.

Puissé-je comme vous fuir le temps des orages,
Et de l'été suivre les pas !...
Mais ils sont loin ;—leur suave murmure
A déserté les hameaux de nos bords ;
Seul l'autan mêle au deuil de la nature
Dans nos vallons de sauvages accords.

Là-bas, à l'horizon, comme un fantôme immense
L'hiver semble couvrir les cieux ;
Le vent devant son front roule avec violence
Les flots épars de ses cheveux ;
De longs glaçons pendent à ses paupières ;
Dans les airs bat sa robe de frimas ;
Le jour pâlit sous ses regards sévères,
Et la tempête enveloppe ses pas.

Sonne, lyre fidèle, à mon âme isolée
Chante le deuil de nos climats.
Vois de l'orme orgueilleux la tête mutilée
Qui se penche sous les verglas.
Dans l'air glacé, d'un vol lent et sinistre,
Le hibou blanc erre de toits en toits,
Et, de l'hiver officieux ministre,
Il remplit l'air de sa funèbre voix.

Les flots ont disparu ; partout la terre blanche

Entoure les sombres forêts ;
Du sapin, vers le sol, bas s'incline la branche
Que chargent des frimas épais.
Là, la fumée en rapides nuages
S'élève et fuit au-dessus des hameaux,
Tandis qu'ici de pesants attelages
A petits pas font gémir les côteaux.

Dans le fourneau de fonte, au sein de la chaumière,
Bourdonne l'érable des monts ;
Les airs sont obscurcis par la neige légère
Qui glisse et monte en tourbillons ;
Et le toit crie, et puis dans la fenêtre
Le grésil vient sans cesse pétiller...
Mais le vent tombe, et sur le toit champêtre
L'astre des nuits se lève et va briller.

En quel autre climat la reine du silence
Montre-t-elle plus de splendeur ?
Que j'aime, ô Canada, la nuit, la plaine immense
Resplendissante de blancheur !
L'étoile aussi semble embraser les ondes.
Comme un géant, l'arbre est seul dans les champs ;
Non.... pas un bruit dans les forêts profondes ;
Le calme est vaste et les cieux rayonnants.

Et peut-être, pourtant, dans cette nuit si belle,
Un voyageur las et glacé,
Egaré sur sa route, et s'arrête et chancelle :
A ses yeux tout semble effacé.
Un doux sommeil trahissant sa faiblesse
Vient s'emparer lentement de ses sens,
Sommeil fatal dont la perfide ivresse
Dans le plaisir rompt le fil de ses ans.

LE DERNIER HURON

(1840)

—" Triomphe, destinée ! enfin, ton heure arrive,
O peuple, tu ne seras plus.
Il n'errera bientôt de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus.
En vain le soir, du haut de la montagne,
J'appelle un nom : tout est silencieux.
O guerriers, levez-vous ; couvrez cette campagne,
Ombres de mes aïeux !"

Mais la voix du Huron se perdait dans l'espace
Et ne réveillait plus d'échos,

Quand, soudain, il entend comme une ombre qui passe,
Et sous lui frémir des os.
Le sang indien s'embrase en sa poitrine;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.
Perfide illusion! au pied de la colline,
C'est l'acier du faucheur!

—" Encor lui, toujours lui, cerf au regard funeste
Qui me poursuit en triomphant.
Il convoite, déjà, du chêne qui me reste
L'ombrage rafraichissant.
Homme servile! il rampe sur la terre;
Sa lâche main, profanant des tombeaux,
Pour un salaire impur va troubler la poussière
Du sage et du héros!"

" Il triomphe, et semblable à son troupeau timide,
Il redoutait l'œil du Huron;
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi, soudain, s'emparait de son âme:
Il croyait voir la mort devant ses yeux.
Pourquoi dès leur enfance et le glaive et la flamme
N'ont-ils passé sur eux?"

Ainsi Tariolin, par des paroles vaines,

Exhalait un jour sa douleur :
Folle imprécation jetée aux vents des plaines,
Sans épuiser son malheur !
Là, sur la terre, à bas gisent ses armes,
Charme rompu qu'aux pieds broya le temps.
Lui-même a détourné ses yeux remplis de larmes
De ces fers impuissants.

Il cache dans ses mains sa tête qui s'incline,
Le cœur de tristesse oppressé :
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine
Sur l'abîme du passé !
Comme le chêne isolé dans la plaine,
D'une forêt noble et dernier débris,
Il ne reste que lui sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Il est là, seul, debout au sommet des montagnes,
Loin des flots du St-Laurent ;
Son œil avide plonge au loin dans les campagnes
Où s'élève le toit blanc.
Plus de forêts, plus d'ombres solitaires ;
Le sol est nu, les airs sont sans oiseaux ;
Au lieu de fiers guerriers des tribus mercenaires
Habitent les côteaux

" Que sont donc devenus, ô peuple, et ta puissance
Et tes guerriers si redoutés?
Le plus fameux du nord jadis par ta vaillance,
Le plus grand par tes cités.
Ces monts couverts partout de tentes blanches,
Retentissaient des exploits de tes preux,
Dont l'œil étincelant reflétait sous les branches
L'éclair brillant des cieux."

" Libres comme l'oiseau qui planait sur leurs têtes,
Jamais rien n'arrêtait leurs pas.
Leurs jours étaient remplis et de joie et de fêtes,
De chasses et de combats.
Et dédaignant des entraves factices,
Suivant leur gré leurs demeures changeaient,
Ils trouvaient en tous lieux des ombrages propices,
Des ruisseaux qui coulaient."

" Au milieu des tournois sur les ondes limpides
Et des cris tumultueux,
Comme des cygnes blancs dans leurs courses rapides,
Leurs esprits capricieux,
Joyeux, voguaient sur le flot qui murmure
En écumant sous les coups d'avirons.
Ah! fleuve St-Laurent, que ton onde était pure
Sous la nef des Hurons!"

“ Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes
Le renne qui pleure en mourant,
Et tantôt, sous les coups de leurs haches sanglantes,
L'ours tombait en mugissant.
Et, fiers chasseurs, ils chantaient leur victoire
Par des refrains qu'inspira la valeur.
Mais pourquoi rappeler aujourd'hui la mémoire
De ces jours de grandeur ? ”

“ Hélas ! puis-je, joyeux, en l'air brandir la lance
Et chanter aussi mes exploits ?
Ai-je bravé comme eux, au jour de la vaillance,
La hache des Iroquois ?
Non, je n'ai point, sentinelle furtive,
Jusqu'en leur camp surpris des ennemis.
Non, je n'ai pas vengé la dépouille plaintive
De parents et d'amis !”

“ Tous ces preux descendus dans la tombe éternelle
Dorment couchés sous ces guérets ;
De leur pays chéri la grandeur solennelle
Tombait avec les forêts.
Leurs noms, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire,
Sont avec eux enfouis pour toujours.
Et je suis resté seul pour dire leur mémoire
Aux peuples de nos jours ! ”

" Orgueilleux aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,
Ces peuples font rouler leurs chars
Où jadis s'assemblait, sous le sacré feuillage,
Le conseil de nos vieillards.
Au sein du bruit leurs somptueux cortéges
Avec fracas vont profaner ces lieux !
Et les éclats bruyants des rires sacriléges
Y montent jusqu'aux cieux ! "

" Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,
Et l'on brisera leurs tombeaux.
Des peuples inconnus comme un torrent immense
Ravageront leurs côteaux.
Sur les débris de leurs cités pompeuses,
Le pâtre assis alors ne saura pas
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas."

" Qui sait ? peut-être alors renaîtront sur ces rives
Et les Indiens et leurs forêts ;
Et reprenant leurs corps, leurs ombres fugitives
Couvriront tous ces guérets ;
Et se levant comme après un long rêve,
Ils reverront partout les mêmes lieux,
Les sapins descendant jusqu'aux flots sur la grève,
En haut les mêmes cieux ! "

P. J. O. CHAUVEAU

JOIES NAIVES

(1841)

" Oh ! que j'aime la neige ! Oh ! que j'aime à la voir
Descendre par flocons sur le sol encor noir !
Ou bien, quand elle tombe en poussière si fine
Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gâteaux à nous, petits enfants.
Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout blancs
Et j'élève des forts que mon grand frère assiége :
Oh ! que j'aime la neige !"

" Vois-tu, c'est si plaisant ! Et le soir nous glissons
Si loin sur nos traineaux ! Et nous recommençons
A descendre et monter mille fois les collines,
Jusqu'à ce que la lune aux lueurs argentines
Nous montre dans le ciel son visage riant :
Alors, mon frère et moi, nous revenons ensemble
Vers toi, vers le foyer qui toujours nous rassemble :
Vois-tu, c'est si plaisant !"

" Oh ! qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages
Qui l'hiver sont si blancs ! Je les crois des rivages
De neige épaisse et dure et de brillants glaçons
Que chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous fait faire,
Pour y laisser jouer les bons petits garçons.
Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,
Et que nous irons là, si nous faisons le bien :
Oh ! qu'on glissera bien !"

" Te plaît-il, comme à moi, dans l'épaisse fourrure
Enveloppés tous deux, de voler en voiture
Sur la plaine blanchie et sur les lacs glacés ?
Voir passer devant nous les clochers élancés,
Voir passer la montagne avec sa cime nue,
La forêt de sapins qui toujours nous salue ;
Voir s'enfuir la corneille avec un cri d'effroi.
Te plait-il comme à moi ?"

" Moi, j'aime les sapins ! Ils conservent leurs branches
L'hiver comme l'été. Jamais on ne les voit
Comme ces arbres fous, qui lors des neiges blanches
Se dépouillent tout nus, et pensent que le froid
Est pour eux un grand bien. La forêt n'est plus belle,
Et c'est bien de leur faute, et la neige nouvelle
Ne les couronne plus comme mes arbres fins, ;
Comme mes beaux sapins."

" Les petits oiseaux blancs viendront-ils cette année,
Sortant de la forêt, jouer dans la vallée ?
Ils n'ont point peur de nous, et ne sont point frileux ;
Car si pour eux la neige est une couche molle,
Elle est aussi bien froide. Oh ! je serais heureux
Si, comme l'an dernier, notre maître d'école
Voulait laisser encor sautiller sur les bancs
Les petits oiseaux blancs !"

" Que l'hiver serait beau, n'était-ce que la bise,
Dont le souffle cruel poursuit les oiseaux blancs,
Et fait toujours pleurer les bons vieux mendiants,
A la voix si tremblante, à la barbe si grise !
Qui pourrait sur chacun jeter quelque manteau
Bien neuf et bien épais, et dans chaque famille
Allumer au foyer comme un grand feu de grille,
Que l'hiver serait beau !"

" Pour nous, riches enfants, l'hiver est bien aimable :
C'est le temps de Noël, et c'est le temps du bal,
Où l'on va voir Jésus couché dans une étable,
Où le soir, au salon, tout n'est qu'or et cristal,
Et parure nouvelle, et frais bouquets de roses.
Mais l'hiver ne fait point du tout les mêmes choses
Pour le fils de la veuve aux haillons tout pendants
Que pour d'autres enfants."

"Je n'aime plus la neige, à présent que je songe
Aux pauvres orphelins qui pleurent de la voir,
Lorsqu'ils n'ont pas de feu, que c'est bientôt le soir,
Et que, depuis deux jours, l'ardente faim les ronge.
C'est bien triste pourtant, et c'est très-ennuyeux
D'avoir le chemin noir et gluant sous les yeux....
Mais il est tant de gens que la misère assiége !
Je n'aime plus la neige."

Il parla bien longtemps, le petit Canadien.
Son père près de lui dans son lit dormait bien,
Et sa mère écoutait son ingénu langage.
Trouvez-moi, dans le monde, une mère assez sage
Pour s'endormir la nuit quand parle son enfant !
Pour celle-ci du moins, elle fut éveillée,
Et sous ses blancs rideaux, sur son coude appuyée,
Et souriant parfois et d'autres fois pleurant,
Tout le temps qu'une voix suave, jeune et fine
S'éleva doucement de la couche voisine.

Cependant de l'enfant, le lendemain matin,
Je ne saurais vous dire au juste la pensée,
Quand il vit au réveil, partout sur le chemin,
La neige éblouissante et nouvelle, et posée
Comme est sur un gâteau le sucre appétissant,

Ni s'il fut tout de suite aussi compatissant,
Ou s'il fit éclater une joie enfantine ;
Mais on dit seulement qu'à la maison voisine,
Où l'on n'avait jamais de bois pour se chauffer,
Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour manger,
On eut chaud ce jour-là, et l'on fit bonne table,
Et l'on nomma souvent *la dame charitable.*

DONNACONA

(1861)

I

Stadaconé dormait sur son fier promontoire ;
Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,
        Protégeaient son sommeil.
Le roi Donnacona dans son palais d'écorce
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
        Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines ;
Il venait de soumettre à ses lois souveraines
        Douze errantes tribus.
Ses sujets poursuivaient en paix, dans les savanes,
Le lièvre ou la perdrix ; autour de leurs cabanes
        Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche,
Le roi Donnacona !
Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses
Que le vieux roi parla :

II

" Que veut-il l'étranger à la barbe touffue ?
Quels esprits ont guidé cette race velue
En deçà du grand lac ?
Pour le savoir, hélas ! dans leurs fureurs divines,
Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines
Que renfermait leur sac !

" Cudoagny se tait ; les âmes des ancêtres
Ne parlent plus la nuit ; car nos bois ont pour maîtres
Les dieux de l'étranger.
Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?
J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance,
Conjurer ce danger.

" J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage

Par leur audace offert.
Mais de Cahir-Coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève,
D'étranges fleurs couvert.

" Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée
Les os de nos aïeux ! Ma poussière exécrée
N'y reposera pas.
Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux, maudiront un roi traître,
Qu'on nommera tout bas.

" Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide,
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui :
Elle prendra demain mille fois davantage.
Mon peuple n'aura plus, bientôt, sur ce rivage,
Une forêt à lui.

" Taiguragny l'a dit : de ses riches demeures,
Où, dans les voluptés, il voit couler ses heures,
Leur roi n'est pas content.
Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables,
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

" Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats ! Que nulle peur n'arrache
A vos cœurs un soupir !
Comme un troupeau d'élans ou de chevreuils timides,
Tous ces fiers étrangers, sous vos flèches rapides
Vous les verrez courir.

" Mais inutile espoir ! Leur magie est plus forte,
Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte ;
Leur Dieu, c'est un Dieu fort !
Quand il fut homme, un jour, dans un bien long supplice,
De ceux dont il venait expier la malice
Ce Dieu reçut la mort.

" Domagaya l'a dit : les tribus de l'aurore,
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N'ont jamais inventé
De tourments plus cruels ; mais, chef plein de vaillance,
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au ciel est monté."

III.

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue ;
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue,

Il partait entrainé.
Ses femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,
Criant Agouhanna ! De leur clameur plaintive
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune,
Le marin leur promit qu'à la douzième lune
Ils reverraient leur roi.
Des colliers d'ésurgni scellèrent la promesse,
Cartier les accepta ; puis ils firent liesse,
Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent,
Cinq hivers, cinq étés lentement s'écoulèrent ;
Le chef ne revint pas.
L'étranger, de retour au sein de la bourgade,
Du roi que chérissait la naïve peuplade,
Raconta le trépas.

IV.

Vieille Stadaconé ! sur ton fier promontoire,
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire ;
Le fer a tout détruit.
Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,

Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,
Plane une Ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
A moitié démoli, grand par la souvenance
Du roi François premier.
Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence,
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance,
Elle crut au guerrier !

Donnacona ramène au pays des ancêtres
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragni.
Les vieux chefs tout parés laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout comme une armure,
Les colliers d'ésurgni.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna.
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : Agouhanna !

SINITE PARVULOS

(1863)

Laissez venir à moi tous ces petits enfants ;
Le royaume des cieux est pour qui leur ressemble,
A dit le doux Jésus. Les petits tous ensemble
S'avancèrent sans crainte, émus et triomphants.
Et lui, le grand docteur, l'oracle, la sagesse,
Près de lui, tour à tour, souriant les plaça,
S'inclina tendrement et puis les embrassa,
Laissant tous les savants rire de sa faiblesse ;
Car l'homme, c'était tout aux yeux du Pharisien,
La femme, peu de chose ... et l'enfant n'était rien.

Laissez venir à moi toutes ces jeunes têtes,
Dit le Seigneur Jésus. Dans ses plus belles fêtes,
Du fond du tabernacle il nous appelle encor ;
Il n'attend point que l'âge ait mûri nos pensées,
Il les prend en leur fleur à peine commencées,
Et tous les séraphins avec leur harpe d'or
Font résonner des cieux l'harmonieuse enceinte,
Quand par vous conviés devers la table sainte,
Seigneur, en longue file, émus et triomphants
Pour la première fois s'avancent vos enfants.

Laissez venir à moi ces pauvres jeunes âmes,
Dit-il encore : au ciel assurons leur bonheur,
Avant que du démon les embûches infâmes
Ne troublent leur éclat, ne souillent leur candeur.
Et l'on voit s'envoler mille blanches colombes,
Et les mères, hélas ! sur de nouvelles tombes
Ne cessent de pleurer. Les plaintes de Rachel
Redisent dans Rama leur désespoir cruel ;
Plus d'une ne veut point, dans sa colère folle,
Que la main de Dieu même un instant la console !

J. LENOIR

NOTRE-DAME DE MONTREAL

(1857)

C'est un bloc de calcaire aux énormes assises.
Il est là, sur un tertre, et ses hautes tours grises
Y soulèvent leur front altier.
Un grand fleuve à ses pieds roule ses claires ondes,
Et le commerce ardent, cette âme des deux mondes,
De ses riches produits l'entoure tout entier !

Qu'est-ce donc que ce temple au superbe portique,
Au fronton crénelé comme un castel antique,
Avec sa noble et large croix ?
Un goût sévère et pur, s'alliant au génie,
A mis dans son ensemble une telle harmonie,
Que la louche critique est devant lui sans voix !

C'est la maison de paix au milieu du tumulte,
C'est l'oasis où vient, par le désert inculte,
Par les flots des lointaines mers.

Quand il est fatigué des vains bruits de la terre,
S'asseoir le voyageur pieux et solitaire,
Ou celui dont le monde a fait les jours amers !

O demeure tranquille ! ô sainte basilique !
Monument élevé sur la place publique
Comme un phare sur un écueil,
Je m'étonne toujours que parfois l'on t'oublie,
Mystérieux asile, où Dieu réconcilie
Ces voisins ennemis, la vie et le cercueil !

LES LABOUREURS

(1857)

Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître,
Ni l'homme dont les bras pour notre seul bien-être
S'usent à force de labeurs.
Ni ses robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles,
Qui reviennent le soir avec les travailleurs.

Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs peines,
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines,
Blanches et soyeuses toisons,
Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes,

Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes,
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.

Notre avenir est là ! nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou ferme,
Prenant un bon ou mauvais pli :
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence,
Instruisons-les : savoir, c'est narguer l'indigence,
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.

Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien-être,
D'attacher à ce sol fécond qui les vit naitre,
Les hommes aimant les labeurs ;
De voir leurs nombreux fils ployés sur leurs faucilles,
Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
Se mêler à celui des rudes travailleurs.

LA FENÊTRE OUVERTE

Traduit de l'Anglais de Longfellow.

(1858)

Le vieux logis, muet et sombre,
Se cachait sous les tilleuls verts,
Et le jour disputait à l'ombre
Les sentiers de sable couverts.

J'allai m'asseoir sous la fenêtre,
Et je dis : " Où donc êtes-vous?"
Mais je n'y revis plus paraître
D'enfants rieurs aux regards doux.

Auprès du seuil de la demeure,
Un chien, gardant leur souvenir,
S'étonnait de voir passer l'heure
Sans qu'aucun d'eux pût revenir.

Son œil où brillait la tendresse,
Cherchait en vain sous les tilleuls
Ses gais compagnons d'allégresse ......
L'ombre y tendait ses noirs linceuls !

J'entendis gazouiller encore
L'oiseau dont le chant familier
Toujours éveillait, dès l'aurore,
Ceux que je ne puis oublier !

Mais la voix des anges que j'aime,
Voix qui charmait par ses doux bruits,
Ne chantera, douleur suprême !
Que dans les rêves de mes nuits !

Et, comme nous marchions ensemble,
L'enfant qui suivait mon chemin
Disait : " Oh ! que votre main tremble,
Qu'elle tremble en pressant ma main !"

O. CREMAZIE

ÉMIGRATION

(1853)

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes Canadiens, qu'une fièvre insensée
Entraîne loin de nous aux régions de l'or,
Avez-vous bien compris ce grand mot : la patrie ?
Ce ciel que vous quittez pour une folle envie,
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor ?

Oh ! pourquoi donc, quittant le pays de vos pères,
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?
Leur ciel est-il plus pur, leur avenir plus beau ?..
Et peut-être, ô douleur ! ces lointaines contrées,
Dans vos illusions tant de fois désirées,
Ne vous donneront pas l'aumône d'un tombeau !

Quand vous auriez de l'or les faveurs adorées,
Ces biens rempliraient-ils vos âmes altérées ?
Car l'homme ne vit pas seulement d'un vil pain :

C'est un Dieu qui l'a dit. Cette sainte parole
Dans les maux d'ici-bas nous calme et nous console,
Et d'un séjour plus pur nous montre le chemin.

Il nous faut quelque chose, en cette triste vie,
Qui nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
Nous élève au-dessus de la réalité ;
Quelques sons plus touchants dont la douce harmonie,
Echo pur et lointain de la lyre infinie,
Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Or, ces sons plus touchants et cet écho sublime
Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,
C'est le ciel du pays, le village natal ;
Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
Coula dans les transports d'une pure allégresse ;
Le sentier verdoyant où, chasseur matinal,

Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine ;
Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;
Le vent de la forêt glissant sur les talus,
Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères,
Et nous jette au milieu de nos tristes misères
Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

Loin de son lieu natal, l'insensé qui s'exile
Traîne son existence à lui-même inutile.
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs :
Jamais pour consoler sa morne rêverie,
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.

Au nom de vos aïeux, qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous prîtes le jour ;
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante,
Gardez pour ses besoins votre force puissante,
Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour.

Aimez ce beau pays, où la vie est si pure,
Où du vice hideux fuyant la joie impure,
Des austères vertus on respecte la loi ;
Où, trouvant le bonheur, notre âme recueillie,
Des plaisirs insensés méprisant la folie,
Respire un doux parfum d'espérance et de foi.

Salut, ô ma belle patrie !
Salut, ô bords du Saint-Laurent !
Terre que l'étranger envie,
Et qu'il regrette en la quittant,

Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés,
J'ai vu notre mère-patrie,
La noble France et ses beautés ;
En saluant chaque contrée
Je me disais au fond du cœur :
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur.

O Canada ! quand sur ta rive
Ton heureux fils est de retour,
Rempli d'une ivresse plus vive,
Son cœur répète avec amour :
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !

LE VIEUX SOLDAT CANADIEN

Vous souvient-il des jours, vieillards de ma patrie,
Où nos pères, luttant contre la tyrannie,
Par leurs nobles efforts sauvaient notre avenir ?
Frémissant sous le joug d'une race étrangère,
Malgré l'oppression, leur âme toujours fière,
De la France savait garder le souvenir.

Or, dans ces tristes temps où même l'espérance
Semblait ne pouvoir plus adoucir leur souffrance,
Vivait un vieux soldat au courage romain,
Descendant des héros qui donnèrent leur vie
Pour graver sur nos bords le nom de leur patrie,
La hache sur l'épaule et le glaive à la main.

Mutilé, languissant, il coulait en silence
Ses vieux jours désolés, réservant pour la France
Ce qui restait encor de son généreux sang ;
Car dans chaque combat de la guerre suprême,
Il avait échangé quelque part de lui-même
Contre les verts lauriers conquis au premier rang.

Alors Napoléon, nouveau Dieu de la guerre,
De l'éclat de son glaive éblouissant la terre,
Avait changé l'Europe en un champ de combats.
Puis, si vite il allait, fatiguant la victoire,
Qu'on eût dit que bientôt, trop petit pour sa gloire,
Le vieux monde vaincu manquerait sous ses pas.

Quand les fiers bulletins des exploits de la France
Venaient des Canadiens ranimer l'espérance,
On voyait le vieillard tressaillir de bonheur,
Et puis il regardait sa glorieuse épée,
Espérant que bientôt cette immense épopée
Viendrait sous nos remparts réveiller sa valeur.

Quand le vent, favorable aux voiles étrangères,
Amenait dans le port des flottes passagères,
Appuyé sur son fils, il allait aux remparts :
Et là, sur ce beau fleuve où son heureuse enfance
Vit le drapeau français promener sa puissance,
Regrettant ses beaux jours, il jetait ses regards !

Et puis il comparait, en voyant ce rivage,
Où la gloire souvent couronna son courage,
Le bonheur d'autrefois aux malheurs d'aujourd'hui :
Et tous les souvenirs qui remplissaient sa vie

Se pressaient tour à tour dans son âme attendrie,
Nombreux comme les flots qui coulaient devant lui.

Ses regards affaiblis interrogeaient la rive,
Cherchant si les Français que, dans sa foi naïve
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sous nos remparts déployer leur bannière :
Puis, retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir :

" Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
" Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;
" Je viens encor dans ma triste vieillesse,
" Attendre ici vos guerriers triomphants.
" Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
" Sur ces remparts où je porte mes pas ?
" De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Qui nous rendra cette époque héroïque
" Où, sous Montcalm, nos bras victorieux
" Renouvelaient dans la jeune Amérique
" Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?
" Ces paysans qui, laissant leur chaumière,
" Venaient combattre et mourir en soldats,

" Qui redira leurs charges meurtrières ?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Napoléon, rassasié de gloire,
" Oublierait-il nos malheurs et nos vœux,
" Lui, dont le nom, soleil de la victoire,
" Sur l'univers se lève radieux ?
" Serions-nous seuls privés de la lumière
" Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?
" O ciel ! qu'entends-je ? une salve guerrière !
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Quoi ! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre,
" Qui vient encor, porté par ses vaisseaux ;
" Cet étendard que moi-même naguère,
" A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
" Que n'ai-je, hélas ! au milieu des batailles
" Trouvé plutôt un glorieux trépas,
" Que de le voir flotter sur nos murailles !
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
" Rougi depuis dans le sang de mon roi,
" Ne porte plus aux rives étrangères
" Du nom français la terreur et la loi.

" Des trois couleurs l'invincible puissance
" T'appellera pour de nouveaux combats ;
" Car c'est toujours l'étendard de la France.
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Pauvre vieillard, dont la force succombe,
" Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
" J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
" Le saint espoir qui réveille ma voix.
" Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
" Le fier drapeau qui couronne leurs mâts?
" Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue.
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
" De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
" Ils reviendront ! et je n'y serai pas !"

Tu l'as dit, ô vieillard ! la France est revenue.
Au sommet de nos murs, voyez-vous dans la nue
Son noble pavillon dérouler sa splendeur ?
Ah ! ce jour glorieux où les Français nos frères
Sont venus, pour nous voir, du pays de nos pères,
Sera le plus aimé de nos jours de bonheur.

Voyez sur les remparts cette forme indécise,
Agitée et tremblante au souffle de la brise :
C'est le vieux Canadien à son poste rendu !
Le canon de la France a réveillé cette ombre
Qui vient, sortant soudain de sa demeure sombre,
Saluer le drapeau si longtemps attendu.

Et le vieux soldat croit, illusion touchante !
Que la France, longtemps de nos rives absente,
Y ramène aujourd'hui ses guerriers triomphants,
Et que sur le grand fleuve elle est encor maîtresse :
Son cadavre poudreux tressaille d'allégresse,
Et lève vers le ciel ses bras reconnaissants.

Tous les vieux Canadiens moissonnés par la guerre
Abandonnent aussi leur couche funéraire,
Pour voir réalisés leurs rêves les plus beaux.
Et puis on entendit, le soir, sur chaque rive,
Se mêler au doux bruit de l'onde fugitive
Un long chant de bonheur qui sortait des tombeaux.

LES MORTS

O morts ! dans vos tombeaux vous dormez solitaires,
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons.
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages,
Le printemps, de parfums, l'horizon, de nuages,
Le soleil, de rayons.

Immobiles et froids dans la fosse profonde,
Vous ne demandez pas si les échos du monde
Sont tristes ou joyeux ;
Car vous n'entendez plus les vains discours des hommes,
Qui flétrissent le cœur et qui font que nous sommes
Méchants et malheureux.

Le vent de la douleur, le souffle de l'envie,
Ne vient plus dessécher, comme au jour de la vie,
La moelle de vos os ;
Et vous trouvez ce bien au fond du cimetière,
Que cherche vainement notre existence entière,
Vous trouvez le repos.

Tandis que nous allons, pleins de tristes pensées
Qui tiennent tout le jour nos âmes oppressées,

Seuls et silencieux,
Vous écoutez chanter les voix du sanctuaire,
Qui vous viennent d'en haut et passent sur la terre
Pour remonter aux cieux.

Vous ne demandez rien à la foule qui passe,
Sans donner seulement aux tombeaux qu'elle efface
Une larme, un soupir ;
Vous ne demandez rien à la brise qui jette
Son haleine embaumée à la tombe muette,
Rien, rien qu'un souvenir.

Toutes les voluptés où notre âme se mêle,
Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle,
Cette aumône du cœur,
Qui s'en vient réchauffer votre froide poussière,
Et porte votre nom, gardé par la prière,
Au trône du Seigneur.

Hélas ! ce souvenir que l'amitié vous donne,
Dans le cœur meurt avant que le corps n'abandonne
Ses vêtements de deuil,
Et l'oubli des vivants, pesant sur votre tombe,
Sur vos os décharnés plus lourdement retombe
Que le plomb du cercueil !

Notre cœur égoïste au présent seul se livre,
Et ne voit plus en vous que les feuillets d'un livre
Que l'on a déjà lus ;
Car il ne sait aimer dans sa joie ou sa peine
Que ceux qui serviront son orgueil ou sa haine :
Les morts ne servent plus.

A nos ambitions, à nos plaisirs futiles,
O cadavres poudreux, vous êtes inutiles !
Nous vous donnons l'oubli.
Que nous importe à nous ce monde de souffrance
Qui gémit au-delà du mur lugubre, immense,
Par la mort établi ?

On dit que, souffrant trop de notre ingratitude,
Vous quittez quelquefois la froide solitude
Où nous vous délaissons ;
Et que vous paraissez au milieu des ténèbres,
En laissant échapper de vos bouches funèbres
De lamentables sons.

Tristes, pleurantes ombres,
Qui dans les forêts sombres
Montrez vos blancs manteaux,
Et jetez cette plainte

Qu'on écoute avec crainte
Gémir dans les roseaux ;

O lumières errantes,
Flammes étincelantes,
Qu'on aperçoit la nuit
Dans la vallée humide,
Où la brise rapide
Vous promène sans bruit ;

Voix lentes et plaintives,
Qu'on entend sur les rives
Quand les ombres du soir,
Epaississant leur voile,
Font briller chaque étoile
Comme un riche ostensoir ;

Clameur mystérieuse,
Que la mer furieuse
Nous jette avec le vent,
Et dont l'écho sonore
Va retentir encore
Dans le sable mouvant ;

Clameur, ombres et flammes,
Etes-vous donc les âmes
De ceux que le tombeau,
Comme un gardien fidèle,
Pour la nuit éternelle
Retient dans son réseau?

En quittant votre bière,
Cherchez-vous sur la terre
Le pardon d'un mortel ?
Demandez-vous la voie
Où la prière envoie
Tous ceux qu'attend le ciel ?

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

C'est le jour où les morts, abandonnant leurs tombes,
Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
S'échappent un instant de leurs froides prisons ;
En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse ;

Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple
La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Pareil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer un instant sur leur front calme et pâle,
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,
Sans que leur œil troublé de visions étranges
Aperçoive en rêvant des abîmes de feu;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre
Que les échos du ciel, qui rendent moins amère
La douloureuse voie où l'homme doit marcher,
Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,
Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,
Et marchent sur le mal sans jamais le toucher;

Quand les hôtes plaintifs de la cité pleurante,
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,

Paraissent parmi nous en ce jour solennel,
Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre
Les secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre
Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme,
Accompagnant de Job la tristesse sublime,
Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots ;
Et le son de l'airain, plein de sombres alarmes,
Jette son glas funèbre et demande des larmes
Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

Donnez donc, en ce jour où l'église pleurante
Fait entendre pour eux une plainte touchante ;
Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords,
Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.
Hélas! tous ces objets de vos jeunes tendresses
Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses
Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie ;
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère :
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil
Pour ceux qui, chaque soir, bénissant l'existence,
N'ont trouvé le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ah ! pour ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,
Que votre cœur touché vienne donner l'obole
D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de vos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom, répété par la reconnaissance,

De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là-haut, ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis ;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

LE DRAPEAU DE CARILLON

(1858)

Montcalm était tombé comme tombe un héros,
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire,
Au lieu même où le chef des conquérants nouveaux,
Wolfe, avait rencontré la mort et la victoire.
Dans un effort suprême en vain nos vieux soldats
Cueillaient sous nos remparts des lauriers inutiles ;
Car un roi sans honneur avait livré leurs bras,
Sans donner un regret à leurs plaintes stériles.

De nos bords s'élevaient de longs gémissements,
Comme ceux d'un enfant qu'on arrache à sa mère ;

Et le peuple attendait plein de frémissements,
En implorant le ciel dans sa douleur amère,
Le jour où pour la France et son nom triomphant,
Il donnerait encore et son sang et sa vie;
Car, privé des rayons de ce soleil ardent,
Il était exilé dans sa propre patrie.

Comme au doux souvenir de la sainte Sion,
Israël en exil avait brisé sa lyre
Et du maître étranger souffrant l'oppression,
Jetait au ciel le cri d'un impuissant délire,
Tous nos fiers paysans de leurs joyeuses voix
N'éveillaient plus l'écho qui dormait sur nos rives;
Regrettant et pleurant les beaux jours d'autrefois,
Leurs chants ne trouvaient plus que des notes plaintives.

L'intrépide guerrier que l'on vit des lis d'or
Porter à Carillon l'éclatante bannière,
Vivait au milieu d'eux. Il conservait encor
Ce fier drapeau qu'aux jours de la lutte dernière,
On voyait dans sa main briller au premier rang.
Ce glorieux témoin de ses nombreux faits d'armes,
Qu'il avait tant de fois arrosé de son sang,
Il venait chaque soir l'arroser de ses larmes.

Et le dimanche, après qu'aux voûtes du saint lieu
Avaient cessé les chants et l'ardente prière
Que les vieux Canadiens faisaient monter vers Dieu,
On les voyait se rendre à la pauvre chaumière,
Où, fidèle gardien, l'héroïque soldat
Cachait comme un trésor cette relique sainte.
Là, des héros tombés dans le dernier combat
On pouvait un instant s'entretenir sans crainte.

De Lévis, de Montcalm on disait les exploits,
On répétait encor leur dernière parole ;
Et quand l'émotion, faisant taire les voix,
Posait sur chaque front une douce auréole,
Le soldat déployait à leurs yeux attendris
L'éclatante blancheur du drapeau de la France ;
Puis chacun retournait à son humble logis,
Emportant dans son cœur la joie et l'espérance.

Un soir que réunis autour de ce foyer,
Ces hôtes assidus écoutaient en silence
Les longs récits empreints de cet esprit guerrier
Qui seul adoucissait leur amère souffrance,
Ces récits qui semblaient à leurs cœurs désolés
Plus purs que l'aloès, plus doux que le cinname ;
Le soldat, rappelant les beaux jours envolés,
Découvrit le projet que nourrissait son âme.

" O mes vieux compagnons de gloire et de malheur,
" Vous qu'un même désir autour de moi rassemble,
" Ma bouche, répondant au vœu de votre cœur, [semble·
" Vous dit, comme autrefois : Nous saurons vaincre en-
" A ce grand roi pour qui nous avons combattu,
" Racontant les douleurs de notre sacrifice,
" J'oserai demander le secours attendu
" Qu'à ses fils malheureux doit sa main protectrice.

" Emportant avec moi ce drapeau glorieux,
" J'irai, pauvre soldat, jusqu'au pied de son trône,
" Et lui montrant de là ce joyau radieux
" Qu'il a laissé tomber de sa noble couronne,
" Ces enfants qui vers Dieu se tournant chaque soir,
" Mêlent toujours son nom à leur prière ardente,
" Je trouverai peut-être un cri de désespoir
" Pour toucher son grand cœur et combler votre attente.

A quelque temps de là, se confiant aux flots,
Le soldat s'éloignait des rives du grand fleuve,
Et dans son cœur, bercé des rêves les plus beaux,
Chantait l'illusion dont tout espoir s'abreuve.
De Saint-Malo bientôt il saluait les tours
Que cherche le marin au milieu de l'orage,

Et retrouvant l'ardeur de ses premiers beaux jours,
De la vieille patrie il touchait le rivage.

De tout ce que le cœur regarde comme cher,
Des vertus dont le ciel fit le parfum de l'âme,
Voltaire alors riait de son rire d'enfer ;
Et d'un feu destructeur semant partout la flamme,
Menaçant à la fois et le trône et l'autel,
Il ébranlait le monde en son délire impie ;
Et la cour avec lui, riant de l'Eternel,
N'avait plus d'autre Dieu que le dieu de l'orgie.

Quand le pauvre soldat avec son vieux drapeau,
Essaya de franchir les portes de Versailles,
Les lâches courtisans à cet hôte nouveau
Qui parlait de *nos gens*, de gloire, de batailles,
D'enfants abandonnés, des nobles sentiments
Que notre cœur bénit et que le ciel protége,
Demandaient, en riant de ces tristes accents,
Ce qu'importaient au roi *quelques arpents de neige ?*

Qu'importaient, en effet, à ce prince avili,
Ces neiges où pleuraient, sur les plages lointaines,
Ces fidèles enfants qu'il vouait à l'oubli !......
La Dubarry régnait. De ses honteuses chaînes

Le vieux roi subissait l'ineffaçable affront ;
Lui livrant les secrets de son âme indécise,
Il voyait, sans rougir, rejaillir sur son front
Les éclats de la boue où sa main l'avait prise.

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi,
Le pauvre Canadien perdit toute espérance.
Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fontenoi,
En pleurant avec lui consolaient sa souffrance...
Ayant bu jusqu'au fond la coupe de douleur,
Enfin il s'éloigna de la France adorée.
Trompé dans son espoir, brisé par le malheur,
Qui dira les tourments de son âme navrée ?

Du soldat poursuivi par un destin fatal,
Le navire sombrait dans la mer en furie,
Au moment où ses yeux voyaient le ciel natal.
Mais, comme à Carillon, risquant encor sa vie,
Il arrachait aux flots son drapeau vénéré,
Et bientôt retournant à sa demeure agreste,
Pleurant, il déposait cet étendard sacré,
De son espoir déçu touchant et dernier reste.

A ses vieux compagnons cachant son désespoir,
Refoulant les sanglots dont son âme était pleine,

Il disait que bientôt leurs yeux allaient revoir
Les soldats des Bourbons mettre un terme à leur peine.
De sa propre douleur il voulut souffrir seul ;
Pour conserver intact le culte de la France,
Jamais sa main n'osa soulever le linceul
Où dormait pour toujours sa dernière espérance.

Pendant que ses amis, ranimés par sa voix,
Pour ce jour préparaient leurs armes en silence,
Et retrouvaient encor la valeur d'autrefois
Dans leurs cœurs altérés de gloire et de vengeance ;
Disant à son foyer un éternel adieu,
Le soldat disparut emportant sa bannière ;
Et vers lui revenant au sortir du saint lieu,
Ils frappèrent en vain au seuil de sa chaumière.

Sur les champs refroidis jetant son manteau blanc,
Décembre était venu. Voyageur solitaire,
Un homme s'avançait d'un pas faible et tremblant
Aux bords du lac Champlain. Sur sa figure austère
Une immense douleur avait posé sa main.
Gravissant lentement la route qui s'incline,
De Carillon bientôt il prenait le chemin,
Puis enfin s'arrêtait sur la haute colline.

Là, dans le sol glacé fixant un étendard,
Il déroulait au vent les couleurs de la France.
Planant sur l'horizon, son triste et long regard
Semblait trouver des lieux chéris de son enfance.
Sombre et silencieux il pleura bien longtemps,
Comme on pleure au tombeau d'une mère adorée,
Puis à l'écho sonore envoyant ses accents,
Sa voix jeta ce cri de son âme éplorée :

" O Carillon, je te revois encore,
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi, quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

" Mes compagnons, d'une vaine espérance
Berçant encor leurs cœurs toujours français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : Reviendront-ils jamais ?
L'illusion consolera leur vie ;
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans entendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

" Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

" Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant, leur âme consolée
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous ! Apportant ma bannière
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir."

A quelques jours de là, passant sur la colline,
A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
Des paysans trouvaient un cadavre glacé
Couvert d'un drapeau blanc. Dans sa dernière étreinte
Il pressait sur son cœur cette relique sainte,
Qui nous redit encor la gloire du passé.

O noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,
Où, marchant avec toi, tout un peuple s'apprête
A célébrer la France, à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillants caractères
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux. [d'armes,
Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits-
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,
Dans un rêve entrevus, passent devant nos yeux.

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères !
Voir tous les Canadiens, unis comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi !
Puisse des souvenirs la tradition sainte
En régnant dans leur cœur, garder de toute atteinte
Et leur langue et leur foi !

LE CANADA

(1859)

Salut, ô ciel de ma patrie !
Salut, ô noble St-Laurent !
Ton nom dans mon âme attendrie
Répand un parfum enivrant.
O Canada, fils de la France,
Qui te couvrit de ses bienfaits,
Toi, notre amour, notre espérance,
Qui pourra t'oublier jamais ?

Sur les plages du nouveau monde,
Pareil au phare radieux
Qui guide sur la mer profonde
Le nautonnier aventureux,
Tu fais rayonner la lumière
De tes souvenirs glorieux,
Et tu racontes à la terre
Les grands exploits de nos aïeux.

Dans tes verdoyantes campagnes,
Où séjourne le vrai bonheur,
Le Canadien a pour compagnes

Les plus saintes vertus du cœur
Fidèle au culte de ses pères,
De leur exemple il suit la loi,
Et fuyant les mœurs étrangères,
Il garde sa langue et sa foi.

Ah ! puisse cette union sainte
Qui fit nos ancêtres si grands,
Ne recevoir jamais d'atteinte
Par les crimes de tes enfants.
Et si jamais pour te défendre
Sonnait le grand jour du combat,
Comme autrefois qu'ils sachent prendre
Le glaive vainqueur du soldat.

Heureux qui dévouant sa vie
A la gloire de te servir,
Sous ton beau ciel, ô ma patrie !
Peut dire, à son dernier soupir :
O Canada, fils de la France,
Toi qui me couvris de bienfaits,
Toi, mon amour, mon espérance,
Qui pourra t'oublier jamais !

Mgr LAVAL, PREMIER ÉVÊQUE DE QUÉBEC

(1859)

O Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore,
Te souvient-il des jours où, tout couvert encore
Du manteau verdoyant de tes vieilles forêts,
Tu gardais pour toi seul ton fleuve gigantesque,
Tes lacs plus grands que ceux du poème dantesque,
Et tes monts dont le ciel couronne les sommets ?

Te souvient-il des jours où l'écho des montagnes
Chantait, comme un clairon, au milieu des campagnes,
L'hymne de l'Iroquois scalpant ses ennemis ?
Où tes vieux héros morts, assemblés sur les grèves,
Venaient, pendant la nuit, illuminer les rêves
De tes sombres guerriers sur la rive endormis ?

Te souvient-il des jours où passant dans l'orage,
Les dieux de tes fôrets portés sur un nuage,
De leurs longs cris de guerre enivrant tes enfants,
Leur montraient dans la mort une vie immortelle,
Où leur âme suivrait une chasse éternelle
D'énormes caribous et d'orignaux géants ?

Un jour, troublant le cours de tes ondes limpides,
Des hommes étrangers, sur leurs vaisseaux rapides,

Vinrent poser leur tente au pied de tes grands bois.
Ils pliaient les genoux en touchant ton rivage ;
Puis, au maître du ciel adressant leur hommage,
Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

Et prenant ce drapeau, ces hommes au teint pâle
Portèrent les rayons de sa couleur d'opale
Jusqu'aux bords sablonneux du vieux Meschacébé ;
Et devant cette croix qui brillait dans tes ombres,
Tu vis tes dieux vaincus pleurer sur les décombres
Amoncelés autour de leur autel tombé !

Pourquoi donc tous ces cris de bonheur et de fête ?
Tes guerriers, apportant les fruits de la conquête,
Rentrent-ils dans tes murs, jeune Stadacona ?
L'Iroquois terrassé par la valeur huronne
A-t-il laissé tomber la terrible couronne
Qu'au sein de la bataille Areskoui lui donna ?

L'Iroquois n'a pas vu de sa main affaiblie
Tomber le tomahawk ; dans son âme remplie
Des farouches instincts légués par ses aïeux,
La peur n'a pas encor pu trouver une place.
De l'étendard français il brave la menace
Et garde fièrement et sa gloire et ses dieux.

Ce n'est pas un héros illustre dans l'histoire,
Qui vient, tout rayonnant des feux de la victoire,
Déposer à Québec son glaive triomphant ;
Celui vers qui s'élève, en ce jour d'allégresse,
Ce concert solennel de joie et de tendresse,
Est un homme encor jeune, au regard bienveillant ;

Le signe rédempteur brillant sur sa poitrine
Annonce à tous les yeux sa mission divine.
Il s'en vient commander les combats du Seigneur
Dans les vastes forêts où domine la France ;
Et sans craindre jamais l'obstacle ou la souffrance,
Il s'avance où l'appelle une pieuse ardeur.

De cet amour divin qui dévore son âme
Partout il fait briller la bienfaisante flamme ;
Sa sainte voix, troublant le silence éternel
Des grands bois canadiens, fait surgir dans les nues
Ces clochers rayonnants dont les flèches aiguës
Au sauvage étonné montrent du doigt le Ciel.

Quand Mésy, d'Avaugour, abusant de leur force,
Osent donner appui, sous la hutte d'écorce,
Au trafic infamant de la liqueur de feu,
Intrépide gardien de la morale austère,

Il sait faire gronder, sans craindre leur colère,
Sur leurs coupables fronts les foudres de son Dieu.

Des bords Gaspésiens au lac des Deux-Montagnes,
Quand il a fait briller ces trois saintes compagnes,
La douce Charité, l'Espérance et la Foi,
Comme un vainqueur chargé de dépouilles opimes,
Il montre cent tribus, ô conquêtes sublimes !
Qui des leçons du Christ reconnaissent la loi.

Mais bientôt, s'arrêtant au milieu de sa course,
Des saints enseignements il vient ouvrir la source,
Et fonde la maison, ce foyer immortel,
Qui verse encor sur nous ses torrents de lumière ;
Où des saintes vertus suivant la règle austère,
On apprend à servir la patrie et l'autel.

Deux siècles sont passés sur cet illustre asile,
Deux siècles sont passés, et toujours immobile
Comme un roc au milieu des vagues en fureur,
Il a vu s'élever, grandissant sous son ombre,
Ces temples du vrai Dieu, ces colléges sans nombre
Qui sont de la patrie et la force et l'honneur.

Mais déjà ce héros voit sa force tarie,
Dans les nombreux combats où s'épuise sa vie.

Donnant à Saint-Valier son glorieux fardeau,
Il s'en va reposer les jours de sa vieillesse
Dans ce paisible asile objet de sa tendresse,
Où son cœur se prépare à la paix du tombeau.

Et quand la mort parut au sein de sa retraite,
Elle n'eut qu'à cueillir cette fleur toute prête
Pour les jardins bénis du séjour éternel.
Et sur les bords heureux où son nom brille encore,
Les chênes attristés, dans la fôret sonore,
Chantèrent ses vertus aux archanges du ciel.

QU'IL FAIT BON D'ÊTRE CANADIEN

(1860)

O Canada ! douce patrie,
Toi, dont les flots du Saint-Laurent
Disent à la rive fleurie
Le nom sonore et bienfaisant,
En voyant ta grande nature,
Pour nous la source de tout bien,
Notre cœur doucement murmure :
Qu'il fait bon d'être Canadien !

La grande voix de nos montagnes
Qui vibre au milieu des sapins,
Et que l'écho de nos campagnes
Répète aux rivages lointains ;
La fleur de la verte prairie,
Pareille à celles de l'Eden,
Tout chante à notre âme attendrie :
Qu'il fait bon d'être Canadien !

Quand, sur les tombeaux de nos pères,
La brise du soir, en passant,
De leurs vertus calmes et fières
Cueille le parfum odorant,
Elle répand, comme un dictame,
Les souvenirs du temps ancien,
Et chante, elle aussi, dans notre âme :
Qu'il fait bon d'être Canadien !

Là-bas, quand le tonnerre gronde
Sur les rives de nos aïeux,
Loin des orages du vieux monde,
Sur nos bords nous vivons heureux ;
Et quand nous voyons la tempête
Briser monarque et citoyen,
Avec bonheur chacun répète :
Qu'il fait bon d'être Canadien !

CASTELFIDARDO

(1860)

Dans les sombres forêts de la vieille Armorique,
Au milieu des dolmens du monde druidique,
Avez-vous vu briller le vieux glaive breton ?
Avez-vous entendu l'héroïque Vendée,
Terre par les martyrs tant de fois fécondée,
A l'appel de ses fils bondir comme un lion ?

Triste comme Israël exilé de Solyme,
Quand Rome a fait entendre une plainte sublime,
A ces récits navrants dont leur âme s'émeut,
Ces enfants des Croisés, comme autrefois leurs pères
Allant des Sarrazins braver les cimeterres,
Prennent leur forte épée en criant : Dieu le veut !

La trompette a sonné l'heure de la bataille.
Au bruit des lourds canons vomissant la mitraille,
Comme ces paladins que célébrait Tasso,
Ils font étinceler leur glaive formidable,
Et pendant tout un jour leur ardeur indomptable
A fait trembler le sol de Castelfidardo.

Enveloppant leur mort dans un linceul de gloire,
Ils tombent en léguant leurs grands noms à l'histoire,
Comme tombait Roland aux champs de Roncevaux.
La victoire, en pleurant, délaisse leurs bannières;
Car la gloire, fidèle à ces âmes guerrières,
Refuse de la suivre et garde leurs tombeaux!

Pimodan! ô héros digne d'une épopée!
Homme des temps anciens, dont la puissante épée
Pour ceux que l'on opprime a toujours combattu:
Toi, que Rome païenne eût mis au Capitole,
Les siècles salûront l'immortelle auréole
Qui couronne ton front, ô glorieux vaincu!

Fille des chevaliers, ô vieille et forte race,
Comme aux jours de Bayard, sans reproche et sans peur,
Tu gardes fièrement le drapeau de l'honneur,
Sans craindre les clameurs de la foule qui passe.

Dans cette sombre nuit qui pèse sur nos têtes,
Toi seule as retrouvé l'éclat des anciens jours;
Dans les cieux assombris ton nom brille toujours,
Aussi grand, aussi pur qu'au temps de tes conquêtes.

Tu n'as pas oublié les leçons immortelles
Que te donnaient les preux aux grands jours des combats,
Ni les saintes vertus qui marchaient sur leurs pas,
Belles comme la gloire, et comme elle éternelles.

Non, tu n'as pas appris ces funestes doctrines
Qui faussent les esprits et flétrissent le cœur,
Et qui sèment partout le doute et la douleur
Pour moissonner la mort au milieu des ruines.

Ah ! qu'il nous soit permis de chanter votre gloire,
O vous, dont les aïeux, en répandant leur sang
Pour le nom de la France aux bords du Saint-Laurent,
Ont fait les plus grands jours de notre jeune histoire !

Car ce vieux drapeau blanc aux splendeurs séculaires,
Qui vit tant de combats et brava tant de feux,
A gardé, confondu dans ses plis glorieux,
Le sang de vos aïeux et celui de nos pères.

Ces enfants des Normands et ces fils des Bretons,
Que la France a laissés aux rives canadiennes,
En chantant les grandeurs de leurs luttes anciennes,
Diront avec orgueil vos exploits et vos noms.

O dix-neuvième siècle époque de merveilles !
Ton génie a créé des forces sans pareilles ;
Tu prends la foudre au ciel et la tiens dans ta main ;
Prompte comme l'éclair, la vapeur condensée
Emporte dans ses bras une foule pressée,
Et détruit pour jamais les longueurs du chemin.

La matière, ton Dieu, t'a donné sa puissance,
Les trésors de son sein et toute sa science ;
Les éléments vaincus s'inclinent devant toi ;
Tes marins ont sondé la mer et ses abîmes,
Sous tes pieds dévorants les monts n'ont plus de cimes,
Et, glorieux, tu dis : L'avenir est à moi !

Eh bien ! dans l'avenir, ce qui fera ta gloire
Ce n'est pas ce progrès que l'on a peine à croire,
Ni tes chemins de fer, ni leurs réseaux de feu :
Ce sera la légende, immortelle et bénie,
De ces cœurs pleins de foi qui donnèrent leur vie
Pour le droit et pour Dieu.

Dans vos asiles solitaires,
Vous qui priez, vous qui pleurez,
Offrant l'encens de vos prières
A l'ombre des parvis sacrés,

Consolez-vous ; bientôt le monde
Qui vient d'enfanter ces héros,
Reverra dans sa nuit profonde
Resplendir les divins flambeaux.

Foyer de force et de science,
O vieille et sainte papauté,
Qui brilles comme un phare immense
De gloire et d'immortalité ;
Malgré les fureurs de la haine,
Malgré les peuples ameutés,
Toujours ta majesté sereine
Domine les flots irrités.

Bien souvent les rois en délire
Frappant la main qui les bénit,
Ont voulu briser ton empire
Plus solide que le granit.
Ils s'écriaient dans leur démence
Renversons ce faible vieillard
Qui n'a, contre notre puissance,
Que sa faiblesse pour rempart.

Mais rendus au pied de ce trône
Qui brille d'un éclat divin,
Quand ils eurent sur ta couronne

Porté leur sacrilége main,
Ces fiers souverains de la terre,
Eperdus, s'arrêtèrent là ;
Derrière la chaire de Pierre
Ils venaient de voir Jéhova.

Et quand le vieux monde en ruines
Sombrait dans les gouffres ouverts,
Debout sur les saintes collines,
Ta voix bénissait l'univers.
Et dans cette nuit sans aurore
Que feront les soleils mourants,
Seule tu resteras encore
Pour fermer les portes du Temps.

L. J. C. FISET

LES VOIX DU PASSÉ

(Pour la fête de St-Jean-Baptiste)

(1858)

I

C'est la fête du peuple, il la veut grande et fière !
La nature sourit à sa noble bannière ;
Le soleil annonce un beau jour !
Le Tout-Puissant exauce et la vierge qui prie
Et les bons citoyens offrant à la patrie
L'humble tribut de leur amour.

Que ne puis-je, en son nom, fixant tes destinées,
O Canada Français, t'annoncer des années
De gloire et de félicité !
Que ne puis-je, de Dieu l'élu comme Moïse,
Mourir en signalant une terre promise
A ta nationalité !

Mais les temps ne sont plus ou de divins oracles,

Aux peuples dévoyés, par d'éclatants miracles
Indiquaient un chemin tracé :
Aveugles, pour guider nos pas dans la nuit noire,
Ecoutons, saisissant le fil de notre histoire,
Ecoutons les voix du passé....

II

—" Peaux blanches, abordez sans crainte ce rivage,
" Oubliez parmi nous les périls du voyage
" A travers le grand lac salé :
" Nous vous offrons nos bois, nos fleuves, nos montagnes
" Et l'épi de maïs cueilli par nos compagnes
" Aux dents de perle, au teint hâlé.

" Partagez avec nous ! Dans nos vastes domaines,
" Le castor vit en paix avec les douces rennes
" Qui viennent boire à son étang ;
" L'esprit de feu qui brille au-dessus de nos têtes,
" En chef hospitalier, convie aux mêmes fêtes
" Le guerrier rouge et l'homme blanc.

" Soyez les bienvenus ! mais quand nos solitudes
" Se rempliront du bruit d'étranges multitudes
" Qui sur vos pas vont accourir,

" Laissez à nos enfants les signes de leur race,
" Leur vie errante et libre et leur pays de chasse,
" Nos os et notre souvenir!"...

III

Des siècles expirés franchissant les ténèbres,
Race éteinte, pourquoi, sur des tons si funèbres,
Viens-tu jeter dans nos festins,
Comme un reproche amer, l'hymne de l'espérance
Où, jadis, saluant l'étendard de la France,
Tu croyais charmer les destins ?

Viens-tu nous annoncer que l'espoir n'est qu'un rêve,
Que tout change ici-bas sans retour et sans trêve,
Que tout sentier mène au néant ?
Qu'avec Tyr et Sydon, Babylone et Palmyre,
Des peuples, des héros, grands noms que l'on admire,
Nul n'échappe au gouffre béant ?

Que semblable au torrent de la maree avide,
Des enfants d'Albion l'invasion rapide
Nous fera sentir ses rigueurs ?
Que nos fils parleront une langue étrangère,
Que les traditions apprises de leur mère
Ne feront plus battre leurs cœurs ?

Ah ! cesse de troubler nos fêtes patronales !
D'un plus noble avenir nos brillantes annales
Offrent des gages glorieux.
Silence !...un chant plus doux module à notre oreille
Les refrains endormis que ce beau jour réveille.
Ecoutons la voix des aïeux !

IV

“ Quand au sommet d'un mont stérile,
“ Le royal habitant des airs,
“ Loin des sentiers de l'univers
“ A su se choisir un asile,
“ Ce n'est pas que des aquilons
“ Le cortége ait pour lui des charmes ;
“ Mais il ressent moins d'alarmes
‘ Pour l'avenir de ses aiglons.

“ Tel, de l'heureuse Normandie
“ Quittant la rive en soupirant,
“ Aux bords lointains du Saint-Laurent
“ Champlain fonde une autre patrie.
“ Ce n'est pas l'exil de la Cour
“ Qui le pousse vers cette plage ;
“ Non, son cœur y voit l'héritage
“ Des Français qui viendront un jour !

" Ainsi commença l'épopée
" Qu'au prix de son sang généreux
" La France grava dans ces lieux
" Avec la hache, avec l'épée ;
" Ce fut une œuvre de géant !
" Qui nous rendra nos jours de gloire ?
" Pourquoi faut-il que la victoire
"Nous ait trahis au dernier chant !

" D'Israël le bras tutélaire
" Succombe aux coups de Dalila ;
" Montcalm que, seul, Wolfe égala,
" Cède à la fortune arbitraire !
" Mourons ! pour la dernière fois
" Sur nos drapeaux a lui l'aurore.
" Vivons ! si Dieu nous laisse encore
" L'honneur, notre langue et nos lois !

" Dépôt sacré, pour ta défense,
" Nos fils, quand nous ne serons plus,
" S'armeront des mâles vertus,
" Seuls dons que nous laisse la France !
" Mais si par le sort envieux
" Leur âme, aux faux dieux asservie,

" Sur leurs autels te sacrifie,
" Viens, viens nous retrouver aux cieux !"

Vos vœux s'accompliront : dormez, ombres chéries,
Dormez ; nous le jurons par l'immortel Cartier !
Ce dépôt illustré par vos mains aguerries,
Gardé par notre amour depuis un siècle entier,
Cet auguste héritage, aujourd'hui que nous sommes
Eprouvés par la lutte, un demi-million d'hommes,
Qui songe à le sacrifier ?

Le trahir ? nous ! comment ? par peur ? comme le lâche
Tout couvert de mépris justement prodigué !
Comme le serf obscur qui, courbé sur sa tâche,
Se plie au joug honteux de père en fils légué !
Par un sordide espoir ? comme le mercenaire
Qui livrerait son Dieu pour un hideux salaire !...
Mais nous étions à Châteauguay !

Nous n'étions que trois cents à notre Thermopyle :
Pour défendre nos droits, nous serions trois cent mille
Invoquant la foi des traités ;
Et votre sang soudain, s'allumant dans nos veines,
Déroberait encore aux Parques inhumaines
Nos immuables libertés !

Tels, des rochers rivaux que la discorde anime,
Unissent leurs efforts pour soustraire à l'abîme
Les débris de leur seul vaisseau :
Les torts sont oubliés, le péril les efface ;
De leurs divisions s'évanouit la trace,
Comme celles des vents sur l'eau.

V

Ainsi puisse Albion sur l'océan du monde,
Bénissant un accord si fécond en bienfaits,
Aux splendides couleurs de la reine de l'onde
Allier pour toujours le pavillon français ;
Et puissent dans nos champs qu'un même fleuve arrose,
L'érable et le chardon, et le trèfle et la rose,
Croître unis et fleurir en paix !

L'AURORE BORÉALE

(1860)

Quand la nuit se fait belle au bord du Saint-Laurent,
Voyez-vous quelquefois au fond du firmament
Courir ces météores,
Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs,
Qui dansent dans la nue, étalant dans les airs
Leurs manteaux de phosphores ?

Parfois, en se jouant, ils offrent à nos yeux
Des palais, des clochers, des dômes radieux,
Des forêts chancelantes,
Des flots d'hommes armés pressant leurs bataillons,
Des flottes s'engouffrant dans les vastes sillons
Des ondes écumantes.

Mais tandis qu'admirant leurs jeux toujours nouveaux,
Votre âme s'intéresse aux magiques travaux
De leurs essaims sans nombre,
A vos regards charmés se dérobant soudain,
Comme un léger brouillard sous les feux du matin,
Ils s'effacent dans l'ombre.

Et vous, peuples heureux des bords du Saint-Laurent,
Quand la nuit vous verrez au fond du firmament
Courir les météores,
N'oubliez pas, amis, que nos jours sont comptés,
Et s'enfuiront soudain comme sont emportés
Ces mobiles phosphores.

LA CHAPELLE DE TADOUSSAC

(1864)

I

Salut, ô nuit d'été! rumeurs harmonieuses
Qui montez de la grève aux collines poudreuses
Qu'un jour Cartier foula!
Salut, humble clocher de l'antique chapelle
Qui domine les flots et dont la voix rappelle
Les fils de Loyola!

Dis-moi, tandis qu'épris des soupirs de la brise,
De la vague qui pleure et se roule et se brise
Au pied de ces talus,
Je crois ouïr au loin comme une âme qui prie
Et, montant vers le ciel, parle à ma rêverie
Des jours qui ne sont plus;

Dis-moi, que cherchaient-ils ces bons missionnaires
Dont les mains ont béni tes lambris séculaires ?
L'or ou la volupté ?
Au siècle où nous vivons ces dons plaisent aux hommes ;
A nous le temps suffit, aveugles que nous sommes !
Eux ont l'éternité !

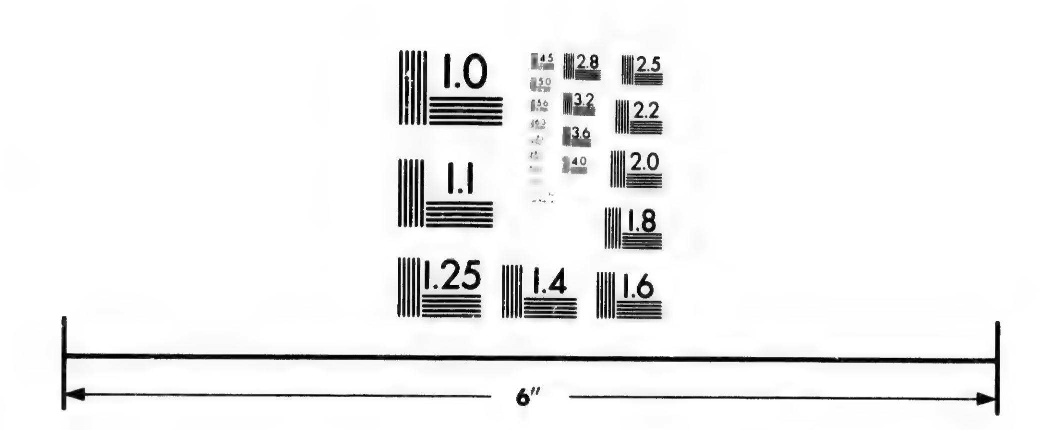
II

" Longtemps, pareil au lynx à l'œil faux et perfide,
" Le mal, à notre insu, nous imposa ses lois :
" Prions ! prions, enfants des bois !
" Prions ! laissons le mal aux cruels Iroquois :
" Le soleil des chrétiens nous éclaire et nous guide !

" Il donne leur arôme aux fleurs,
" Il enseigne au castor à bâtir ses cabanes ;
" Sa parole a séché nos pleurs,
" Sa main verse la paix autour de nos savanes.

" Plus suave qu'un soir d'été,
" A ses festins d'amour notre Dieu nous appelle
" Pour nous, de nos maux attristé,
" Il vient chaque matin visiter sa chapelle !

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





" Oh ! Dieu, c'est toi qui nous soutiens
" Au fond de nos forêts, dans nos chasses lointaines ;
" Qui fais tomber dans nos liens
" Et les oiseaux de l'air et le gibier des plaines.

" Toi seul, tu calmes la douleur,
" Quand la dent de la faim ronge notre poitrine !
" Souffrir ! c'est encor le bonheur !
" N'es-tu pas mort pour nous, là-bas, sur la colline ?

" Tes prêtres nous ont enseigné
" A craindre des méchants la présence funeste ;
" Mais pour eux ton cœur a saigné :
"Pour nous tous, ô Jésus, que ton pardon nous reste

" Pareils à la taupe sans yeux,
" Ils errent dans la nuit au fond de leur ornière :
" Par pitié, fais briller pour eux
" Le plus petit rayon de ta grande lumière !

" Dieu, descends sur nos côteaux !
" Viens dans ta magnificence !
" Pour t'adorer en silence,
" Les tribus, dans leurs bateaux,
" Ont franchi l'espace immense :
" Dieu, descends sur nos côteaux ! "

Plus doux que la chanson des lointaines cascades,
Qui grandit, murmure et s'enfuit,
Résonnaient les accents des naïves peuplades,
Montant sur l'aile de la nuit...
Ils s'élevaient encor : la mer impétueuse,
Aplanissant son large dos,
Vint mêler sur la plage à leur note pieuse
Le chant moins grave de ses flots...

III.

Ces jours sont déjà loin dans la brume des âges
Où chantaient et priaient les peuplades sauvages
Dans l'anse au sable d'or !...
Leur trace a disparu dès longtemps de ces rives ;
Mais on ouït, le soir, leurs voix lentes, plaintives,
Qui s'éveillent encor.

Elles semblent pleurer le destin de leur race
Qui recule sans bruit, s'amoindrit et s'efface
Pour nous céder le pas,
Semblable à ses forêts, naguère si voisines,
Dont le feu dévorant a rongé les racines,
Qui ne renaîtront pas.

Phare du voyageur, seule au bord de la dune,
Leur chapelle a bravé la ruine commune
Et triomphe du temps !
Comme pour annoncer que l'église de Pierre
Jusques au dernier jour bénira de la terre
Les derniers habitants !

A. GARNEAU

PREMIÈRES PAGES DE LA VIE

(A un Ami)

(1857)

Prends ces vers en retour de ta fraiche missive :
Ce sont petites fleurs qu'en secret je cultive,
Et qui n'ont, je le sais, ni parfum, ni couleurs ;
Mais novembre jamais fut-il propice aux fleurs ?

I

Ce soir, pensif et seul, j'écoutais près de l'âtre
Le rire pétillant d'une flamme folâtre ;
Je disais en penchant mon front pâle d'ennui :
" Toute chose en ce monde a besoin d'un appui :
" Le pétrel bleu s'attache à l'algue qui surnage ;
" La vigne qui fléchit se suspend au treillage,
" Et la nuée en feu, noir groupe de démons,
" Va s'abattre en tonnant sur la pointe des monts.
" Je voudrais reposer aussi mon front qui penche ;

" Oui, j'ai besoin d'une âme où la mienne s'épanche,
" D'une âme de mon âge, à l'instinct noble et bon."
Et mes lèvres soudain ont prononcé ton nom.

Je t'appelais ; ma mère ouvrit ma porte close ;
Riante, elle agitait, au bout de son doigt rose,
Un petit carreau blanc de timbres constellé :
Ma main pour le saisir aussitôt a volé,
Comme un enfant après la vive luciole.
Adieu, mon spleen anglais ! Le noir vautour s'envole.
Penché sur l'âtre même à la fauve clarté,
J'ai dévoré ta lettre avec avidité.
Ma muse, en la lisant, par sa grâce inspirée,
A relevé son voile ; et la joue empourprée,
D'une voix qui d'abord tremble un peu de frayeur,
C'est elle qui me dit ces vers en ton honneur.
Tel l'oiseau, s'il est seul, cherche l'ombre, sans joie ;
Mais au fond de l'azur qu'une aile se déploie,
On le voit à l'instant, aussi prompt que l'éclair,
S'élancer en chantant sur les vagues de l'air.

II

Tu m'écris : " Que fait donc l'amitié dans ton âme ?
" Les vents légers d'automne ont-ils tué sa flamme,
" Que tu ne songes plus, oublieux citadin,
" A celui qui va seul dans un âpre chemin ?
" Faudra-t-il que je dise, ô la pensée impie !
" Que mon ami d'enfance, âme éprouvée, oublie
" Ainsi qu'une aube d'or notre printemps vermeil !"
—Cher Eugène, ah ! causons de ces jours de soleil,
Où, plus bruyants cent fois qu'un essaim qui s'envole,
Nous renversions nos bancs en sortant de l'école.
Nous n'avions pas encor vu quatorze moissons,
Nous refusions déjà d'apprendre les leçons.
" Est-ce là, disions-nous, l'œuvre de jeunes hommes ?
" Mais le monde jamais ne saura que nous sommes !"
" Non, non, c'est au grand jour qu'il nous faut travailler.
" Quand l'oiseau dans sa cage apprit-il à voler ?
" Et la gloire, où luit-elle ? Est-ce à l'école sombre ?
" La gloire est une fleur qui ne croit point à l'ombre :
" Elle aime les hauts lieux, colonnes, piédestaux,
" Et quelquefois, dit-on, le sommet des tombeaux.
" Il faut, pour la cueillir, s'élever dès l'aurore,
" Aux yeux du monde, au bruit de sa clameur sonore ;

" Car la gloire est coquette, et cette étrange fleur
" Veut qu'on la cueille au bruit d'un murmure flatteur.
" Assez, amis, assez de maîtres, âmes dures,
" Et de bancs enrichis par nous de ciselures;
" Assez de noirs bouquins, grimoires incompris;
" On ne recueille pas grande gloire à ce prix.
" La gloire est dans la lutte avec la vie amère:
" Allons gagner le pain de notre bonne mère."

Et nous partions, le bras sur l'épaule, gaîment;
Mais bientôt un vent frais, un frelon bourdonnant,
Une feuille entraînée, au tournant d'une source,
Soufflait sur notre ardeur, suspendait notre course;
Et quand le jour nouveau ramenait le matin,
Nous reprenions sans bruit l'affreux livre latin.

Mais une fois venu le mois bleu des vacances,
C'étaient des ris, des chants, de fantastiques danses;
On passait la nuit blanche à faire des projets.

As-tu vu voltiger des troupes d'oiselets?
Comme elles en chantant et rapide comme elles,
Tout l'essaim s'envolait aux ruches paternelles.
Quel plaisir de jouer alors sur le gazon,
De pêcher dans l'étang, d'aider à la moisson,

De poursuivre un oiseau qui fuit le long des haies,
De cueillir à genoux au bois de rouges baies,
De ramener au pré le cheval écumant,
Et le soir, quand le bleu s'assombrit doucement,
De suivre du regard, à l'ombre du village,
Un char retentissant fuyant dans un nuage !

O mes frais souvenirs, vous me rendez joyeux !
Surtout je me souviens de ce mois où tous deux,
A travers les grands blés pressant nos pas agiles,
Courbés, inaperçus sous les épis mobiles,
A l'heure où les oiseaux s'enfoncent dans le mur,
Nous volions détacher la nef au lac d'azur.
Nous n'étions pas de ceux qui rasent le rivage,
Tremblants comme une femme à l'aspect d'un nuage :
— Enfants !—Soit ; il fallait nous voir, au sein des flots,
Gouverner aussi droit que de vieux matelots.
Jouets d'un souffle d'air, d'une voix argentine
Nous chantions, enivrés par la brise marine ;
Entre chaque refrain, c'était de longs propos
Sur les verts alentours et la grotte aux échos,
Et sur le couchant d'or qui dans l'eau se reflète,
Car nous étions déjà, toi peintre, moi poète...

La barque cependant, sur un lac sans rocher,
Au milieu des glaïeuls échouait sans danger.

LE BON PAUVRE

(1866)

Ah ! je sais que la vie est un banquet suave,
Une longue fête pour vous ;
Vos chants toutes les nuits m'éveillent dans ma cave :
Frères, je ne suis pas jaloux.

Dieu n'a-t-il pas placé sur les cimes sereines
Le beau cèdre au riche manteau,
Et le long des torrents, courbé sous leurs haleines,
Le pâle et frissonnant roseau ?

Malheur au pauvre aigri qui de sa lèvre torse
Où flotte une écume de fiel,
Insulte à la justice, à l'amour, à la force
De ce Dieu qui créa le ciel !

O Christ, devant ton front que les épines ceignent,
Je bénis mon sort et ta loi.
N'as-tu pas dit : " Heureux celui dont les pieds saignent
Sur les ronces derrière moi ?"

" Il faut que l'homme souffre en son corps, en son âme ;
Mais une larme est un trésor.
Les pauvres brilleront au ciel comme une flamme,
Et tiendront une palme d'or."

Mon pauvre cœur, semblable à l'épi qu'on flagelle,
Reste vide après tant de coups...
Mais que j'aie une larme à mon heure mortelle,
O Christ, à verser sur tes clous !

L. P. LEMAY

LE RETOUR

A travers les rameaux d'une forêt aride
Les vents faisaient entendre un plaintif sifflement.
La neige, en tourbillons, tombait d'un ciel livide,
Et les ombres du soir montaient au firmament.

Au bord de la forêt était une chaumière
Au toit garni d'écorce, obscure et triste à voir :
Le jour, quatre carreaux lui donnaient la lumière,
Et la lueur du poêle était sa lampe au soir.

Une femme encor jeune et dont un pâle voile
De tristesse et de peine éclipsait la beauté,
Etait assise seule à la porte du poêle,
Et filait sa quenouille avec anxiété.

Auprès d'elle un enfant, sur un grabat de mousse,
Doucement s'endormait en priant le bon Dieu.
Ernest avait dix ans : sa parole était douce ;
Il était le meilleur des enfants de ce lieu.

Et puis, de temps en temps, la solitaire femme
Regardait une croix pendant aux murs noircis :
Alors un long soupir s'échappait de son âme,
Et sur sa main tombait son front plein de soucis.

De temps en temps aussi sa paupière baissée
Laissait couler des pleurs, pleurs, hélas ! superflus !
Elle n'espérait point. D'une voix oppressée
Elle disait : Seigneur, il ne reviendra plus !

Et comme elle priait, unissant sa prière
Aux longs mugissements des vents impétueux,
Un homme vint frapper à la pauvre chaumière.
Il entra s'appuyant sur un bâton noueux.

Elle trembla de peur, ainsi qu'une colombe
A l'aspect imprévu d'un avide vautour.
—" Femme, dit l'étranger, de fatigue je tombe :
" Puis-je ici du matin attendre le retour ?"

Elle lui répondit : " Le Seigneur me préserve
" De rester insensible à la voix du malheur !
" Voyageur, assieds-toi ; que Jésus nous conserve !
" Qu'il te donne la paix, et calme ma douleur !"

L'étranger, près du feu, vint s'asseoir sans attendre ;
De son épaule large un grand manteau pendait,
Son œil, couleur du ciel, était brillant mais tendre,
Et jusque sur son sein sa barbe descendait.

—" Femme, votre douleur est-elle sans remède ?
" Votre cœur abattu ne peut-il espérer ?
" Au temps, vous le savez, toute amertume cède,
" Et la mort vient bientôt du deuil nous retirer."

—" Hélas ! reprit la femme, essuyant une larme,
" J'ai connu le bonheur et j'ai béni mon sort ;
" Mais pour moi maintenant le jour n'a plus de charme ;
" Je n'aime plus la vie, et pourtant crains la mort !

" Par mon travail, pourtant, j'éloigne la misère,
" Et mon petit Ernest est si beau, si vermeil !
" Cet ange, il ne sait pas les larmes que sa mère
" Verse pendant qu'il dort d'un paisible sommeil !

" Le pauvre enfant n'a point souvenir de son père,
" Car il avait encor pour berceau mes genoux
" Quand ce père chéri sur la rive étrangère,
" Pour recueillir de l'or, s'en alla loin de nous.

" Qu'avions-nous donc besoin de ces richesses vaines ?
" Nous nous aimions tous deux, et c'était le bonheur.
" Souvent la pauvreté voit des heures sereines,
" Et l'or ne guérit point les blessures du cœur !

" Ah ! si je le voyais avant que de descendre
" Dans le sombre tombeau que m'ouvrent les ennuis !
" Mais le ciel à mes vœux refuse de se rendre,
" Et les jours ont pour moi plus d'ombres que les nuits !

Elle disait ainsi les chagrins de sa vie ;
Et des larmes tombaient des yeux de l'inconnu.
Soudain entre ses bras il s'élance et s'écrie :
" Femme, console-toi, ton époux est venu !"

LE CANTIQUE DU BON PAUVRE

Quand la feuille d'ormeau tapisse la vallée,
Que l'enfant ne suit plus la solitaire allée
Pour prendre un papillon;
Que les champs, sous la faux, ont vu tomber leurs gerbes;
Que l'insecte prudent trottine sous les herbes
Et se cache au sillon;

Seigneur, j'espère en toi, car l'heure qui s'avance,
Sur son aile glacée apporte la souffrance
Au seuil de l'indigent;
Seigneur, j'espère en toi, car sur l'homme qui pleure
Tu reposes toujours de ta sainte demeure
Un regard indulgent.

Comme un champ que l'automne a noyé dans sa brume,
Mon cœur est, en ces jours, noyé dans l'amertume,
Mon cœur toujours soumis!
Après elle trainant sa lamentable escorte,
La misère, en haillons, s'est assise à ma porte;
Je suis de ses amis!......

Que le riche demeure à l'abri des orages ;
Que la froide saison réserve ses outrages
Pour tous ceux qui n'ont rien ;
Que chaque heure qui tombe apporte à l'indigence
Un pénible regret, une amère souffrance ;
Si Dieu le veut, c'est bien.

Quand la neige a jeté son manteau sur la plaine,
L'oiseau ne trouve plus ni le ver, ni la graine
Qui devait le nourrir :
Cesse-t-il donc alors sa romance charmante ?
Vole-t-il, emporté sur son aile traînante,
A son nid pour mourir ?

La main du Créateur s'étend et le protége ;
Il s'envole au rivage où l'hiver et la neige
Ne vont jamais s'asseoir.
Et lorsque les beaux jours raniment la nature,
Que les bois et les champs reprennent leur parure,
Il revient nous revoir.

Celui dont le regard veille sur tous les êtres,
Qui nourrit l'araignée au coin de mes fenêtres,
Le grillon au foyer,

Pourrait-il, en voyant l'homme dans sa misère
Elever vers le ciel un cœur pur et sincère,
Ne pas s'apitoyer ?

Si la vie, à mes yeux, n'offre guères de charmes,
Si je mange mon pain détrempé de mes larmes,
Mon âme est dans la paix.
Quand à mon crucifix mes regards se suspendent,
Des soucis dévorants, des douleurs qui m'attendent
Je ne crains plus le faix.

Chaque saison qui fuit, chaque nouvelle année
Nous disent que bientôt l'on verra terminée
Notre course en ce lieu :
Et le riche et le pauvre attendront, en poussière,
Le redoutable jour où luira tout entière
La justice de Dieu.

———

L'ÉGLISE DES HURONS

(1864)

Là-bas, sur les hauteurs, au pied des Laurentides,
S'élève, solitaire, un modeste hameau.
La rivière St-Charle, avec ses eaux limpides
Que voile, en maint endroit, l'ombre d'un jeune ormeau,
Caresse, en murmurant, le seuil de ce village,
Et, quand elle le quitte, on dirait que de rage
Sur son lit de cailloux elle s'agite et fuit.
Comme un daim effaré, qu'une meute poursuit,
Dans un gouffre profond qui tout-à-coup s'entrouvre
L'onde vertigineuse arrive avec fureur,
Rebondit sur le roc, le déchire et le couvre
De flots d'écume et de vapeur.

Le village est paisible et son aspect est triste.
Des enfants basanés à l'œil noir et mutin
Y suivent pas à pas chaque nouveau touriste,
Pour lui vendre un panier qu'ils ont fait le matin,
Ou, pour avoir un sou, tendent une main sale.
D'autres un peu plus grands, d'une fierté royale,
Armés d'un arc de frêne et d'un léger carquois,
Semblent chercher encor le féroce Iroquois ;

Car ces petits enfants au visage de cuivre
Ont appris de l'aïeul à détester ce nom;
Et c'est dans ce hameau que nous voyons survivre
Le descendant du fier Huron!

Naguère une chapelle à l'antique façade,
Donnant un air joyeux à la pauvre bourgade,
Elevait vers le ciel la croix de son clocher.
Les Hurons à la messe arrivaient le dimanche
Avec leurs souliers moux et leur chemise blanche.
Les femmes, comme ailleurs, promptes à s'approcher
De la maison de Dieu, dès qu'elle était ouverte,
Revêtaient, ce jour-là, leur plus belle couverte.
Bientôt un chant pieux montait vers le Seigneur
Avec les flots d'encens et la voix du Pasteur.

Mais, hélas! aujourd'hui le béni sanctuaire
N'est qu'un mur délabré!
Le sauvage n'a plus son temple tutélaire,
Son refuge sacré!
Il erre, sombre et triste, au milieu des ruines
Que l'herbe vient couvrir,
Cherchant de quel forfait les vengeances divines
Ont voulu le punir.

Il n'entend plus la voix de sa joyeuse cloche
Annonçant, tour-à-tour,
Que déjà du repos l'heure calme s'approche
Ou qu'enfin il est jour !
Il n'entend plus jamais les chants des brunes vierges
Elevant vers le ciel
Une âme toute en feu comme les pâles cierges
Qui brûlaient sur l'autel !

Le dimanche, autrefois, c'était fête au village :
Aujourd'hui tout est deuil !
De son humble maison le timide sauvage
Ne laisse plus le seuil !
Son cœur se refroidit et sa vertu chancelle
Sous le vent du malheur,
Comme on voit chanceler une frêle nacelle
Sur la mer en fureur !

Et l'on dit que le soir, lorsque d'épaisses ombres
Enveloppent ce lieu,
On voit passer souvent au milieu des décombres
De la Maison de Dieu,
Une forme suave, agile et plus exquise
Que les plus douces fleurs ;
Elle parait s'asseoir sur une pierre grise
Et répandre des pleurs,

Et plus loin sur les bords de la belle cascade
Quand on approche un peu,
On voit un spectre nain qui sautille et gambade
Et de ses yeux de feu
Regarde fixement, riant avec malice,
Le saint temple détruit :
Puis soudain, il s'élance au fond du précipice,
Dès qu'une étoile luit.

Et l'on croit au hameau que cette forme exquise,
Ce fantôme brillant
Qui visite la nuit les restes de l'église
Et s'assied en pleurant,
C'est l'ange à qui le ciel a confié la garde
Du village Huron,
Et que le spectre affreux qui rit et le regarde,
Est un méchant démon.

Qui donc sera vainqueur dans cette lutte étrange
Entre l'esprit céleste et le spectre maudit ?
Le sourire du nain ou la larme de l'ange ?
Ecoutez ce qu'un jour une femme entendit :

Une jeune Huronne allait seule, en silence,
Pleurant son bien-aimé qui tardait à venir.
Sous un feuillage épais que la brise balance,
Elle vient s'arrêter pour mieux se souvenir.

Comme un saule rompu son front pâle s'incline;
Ses regards enivrés commencent à languir!
Tout flotte vaguement!... le jour au loin décline...
Elle entend des accords qui la font tressaillir:

" C'est en vain que tu veux, démon de la vengeance,
" A ce peuple ravir sa plus chère espérance
" Et le germe sacré de sa vieille croyance!

" De ses débris fumants le temple sortira!
" Au-dessus du hameau la croix de fer luira!
" Et sur le saint parvis le sauvage priera!

" Et la vierge Huronne ira dans la prairie
" Cueillir, comme autrefois, la fleur la moins flétrie,
" Pour orner chaque jour l'image de Marie!

" Car la vierge est pieuse avec simplicité:
" Et sur ces bords heureux la douce charité
" Auprès de l'indigence a toujours habité."

Et ce chant prophétique était comme un dictame
Pour le cœur affligé de cette jeune femme !

Elle vit aussitôt l'ange tout radieux
Essuyer sa paupière et remonter aux cieux !

Sur la chute elle vit le petit nain immonde
Grincer des dents, rugir et s'élancer dans l'onde !

Elle vit s'élever, au milieu du hameau,
Sur les cendres du temple, un beau temple nouveau !

....

Que ton rêve était doux, jeune fille Huronne !
Ce temple que tu vis, que le ciel te le donne !

LE CHEF INDIEN ET LA CROIX

(*Fragment Epique*)

(1867)

C'était l'heure où les bois s'éveillent aux ramages
Des ruisseaux babillards et des oiseaux sauvages ;
Où du soleil levant les radieux reflets
Redonnent leur couleur aux feuilles des forêts ;
Où le pétrel hardi de la plage s'élance
Vers les flots menaçants que l'orage balance.
Sur les bords inconnus où le vaillant Cartier,
A Dieu comme à son roi se vouant tout entier,
Etait venu naguère élever la croix sainte,
Un vieillard cheminait jetant au vent sa plainte.
La tristesse ridait son visage cuivré ;
Comme un arbre fleuri, comme un tapis ouvré
Son corps était orné de figures bizarres ;
Et nouant ses cheveux, les plumes les plus rares
S'élevaient sur sa tête en panache éclatant.
Sur les vagues d'azur son œil allait flottant
Comme le frêle jonc ou bien l'algue légère,
Et paraissait chercher une rive étrangère.

Et quand il était las de regarder les flots,
Le vieillard exhalait de lugubres sanglots ;
Et d'une main tremblante armant son arc de frêne,
Vers une haute croix qui dominait la plaine,
Il lançait, furieux, son trait empoisonné.
De son audace alors il semblait étonné
Et reprenait pensif sa marche solitaire.
Cet homme au regard sombre, au cœur plein de colère,
C'était un Indien dont la puissante voix,
Pour repousser Cartier et renverser la croix,
Avait jadis tâché sur ces mêmes rivages,
D'éveiller les soupçons des peuplades sauvages.
Mais, de l'homme des bois l'inutile fureur
Dans l'âme du marin ne mit point la terreur,
Et Cartier s'éloigna de cette étrange plage
Emmenant du vieillard les deux fils en otage.
Le père infortuné suivit longtemps des yeux
Le vaisseau qui portait ses fils sous d'autres cieux :
Maintenant il revient, au lever de l'aurore,
Promener ses chagrins sur la rive sonore.
La haine et la douleur se peignent sur ses traits ;
Pour lui la solitude a seule des attraits.
Il demande ses fils au soleil qui se lève,
Il les demande aux flots qui roulent sur la grève !
Mais sur le sein des mers, comme une aile d'oiseau,
Il ne voit point s'ouvrir la voile du vaisseau

Qui doit lui ramener les fils de sa tendresse.
" Vaillant Domagaya, dit-il dans sa détresse,
" Noble Taiguragny, me serez-vous rendus ?
" Ah ! si mon bras plus fort vous avait défendus
" Contre la cruauté de ces Visages Pâles,
" Je ne pleurerais point ! Et comme les rafales
" Chassent dans les jours froids les feuillages légers,
" Nous aurions de nos bords chassé les étrangers.
" A ces rochers déserts, pendant combien de lunes
" Raconterai-je encor mes tristes infortunes ?
" Quand viendrez-vous reprendre, ô fils que j'ai perdus,
" Vos carquois pleins de traits et vos arcs détendus ? "
Pendant que sur la rive où déferle la lame,
Le vieux chef Indien épanche de son âme
Une haine inutile et des regrets amers,
Un esprit malfaisant, envoyé des enfers,
A pris d'un vieux jongleur la hideuse figure,
Et la démarche lente et la haute stature.
Il s'approche aussitôt du chef de la tribu :
Ils sont amis d'enfance ; ils ont ensemble bu,
Au milieu des forêts, à la même fontaine :
Ensemble ils ont fait plus d'une chasse lointaine.
" Pourquoi te consumer, dit-il, en vains regrets,
" Toi le premier guerrier de nos vastes forêts ?
" Ton corps est décharné comme un arbre qui sèche !
" Le chevreuil ne craint plus la pointe de ta flèche !

" Attends-tu que les Blancs te ramènent tes fils?
" Ou bien regrettes-tu d'avoir craint leurs défis?
" Les feuilles jauniront et laisseront les branches,
" La neige bien des fois tendra ses nattes blanches,
" Et les petits oiseaux tisseront plusieurs nids
" Avant que tes enfants soient ici réunis.
" Te le dirai-je, ô chef? oui, j'ai vu dans mes rêves
" Cette fatale croix s'étendre sur nos grèves,
" Dominer nos forêts, écraser nos hameaux,
" Et sur ses larges bras se perchaient les oiseaux,
" Et nos traits aiguisés ne pouvaient les atteindre;
" Et nos fiers ennemis semblaient ne plus nous craindre.
" Et j'ai vu sur nos bords venir les guerriers blancs;
" Nous étions devant eux stupéfaits et tremblants!
" Je t'ai vu le premier (qu'au moins nul ne le sache)
" Porter le calumet, puis enterrer la hache!
" Pour détourner les maux qui nous menacent tous,
" J'ai déjà consulté les puissants manitous;
" Il faut bannir la croix de nos forêts antiques,
" La croix où sont gravés des mots cabalistiques!
" C'est alors seulement que sous nos bois épais,
" Sans craindre d'ennemis, nous chasserons en paix."
Ainsi parle au vieux chef le malfaisant génie....
Le vieillard, plein de trouble, entra dans sa cabane;
Et sur le seuil couvert de feuilles de platane,

Cachant dans ses deux mains son front plein de soucis,
Immobile, il resta tout un long jour assis.
Quand les ombres du soir noyèrent le feuillage,
Il passa comme un spectre au milieu du village,
Ordonnant aux anciens de tenir leur conseil,
Avant que de la mer s'élevât le soleil.
Aussitôt les vieillards laissent leurs toits d'écorce.
Sur les pas de leur chef une invisible force
Les pousse tour à tour avec docilité......
Leurs calumets remplis d'un tabac délectable
Exhalent la fumée en orbes gracieux,
Pendant qu'assis en cercle et tout silencieux,
Ils écoutent le chef dont l'ardente parole,
Plus souple qu'au matin le ramier qui s'envole,
Leur dépeint à grands traits son trouble et sa douleur,
Et son long entretien avec le vieux jongleur.
Et quand il eut parlé, le vaillant chef sauvage
Ayant poussé trois cris, se cacha le visage.
Le plus vieux du Conseil prit la parole alors.
" Je ne sais quel génie a jeté sur nos bords [dre;]
" Ces hardis guerriers blancs que tu sembles tant crain-
" Ils t'ont ravi tes fils ; ton grand cœur peut se plaindre.
" Cependant, je les crois moins cruels que rusés ;
" Ils n'ont pas bu leur sang dans leurs crânes brisés !
" Ils auraient pu, sans peur, nous déclarer la guerre,

" Car leurs mains pour tuer s'emparent du tonnerre..
" Et s'ils sont les amis des esprits malfaisants,
" Pourquoi nous ont-ils fait de si riches présents?
" Ils veulent à tes fils enseigner leur langage,
" Et cette croix, ô chef, est peut-être le gage
" De leur prochain retour au milieu de nos bois.
" C'est peut-être leur Dieu : tous vinrent à la fois
" Se jeter, devant elle, à genoux sur la terre.
" Si nous la renversons, redoutons leur colère.
" Mais pourquoi le jongleur n'est-il donc pas ici?
" Lui qui se plait, ô chef, à nourrir ton souci,
" Il n'ose pas venir nous raconter de songe.
" Craindrait-il d'être enfin convaincu de mensonge ?
" Tapi comme un renard au fond de son terrier,
" Il ne redoute pas la flèche du guerrier !
" Pourquoi les hommes blancs nous tendraient-ils des pié- [ges ?]
" Tu reverras tes fils avant que plusieurs neiges
" Aient aux bois suspendu leurs éclatants flocons,
" Car le grand Manitou sait consoler les bons.
" J'ai dit." Et le vieillard vint s'asseoir en silence.
Il était le plus sage, et sa mâle éloquence
Savait faire toujours prévaloir son conseil.
Quand il eut pris sa place, un murmure pareil
Au grondement lointain d'une haute cascade,
Fit trembler l'humble toit du chef de la bourgade.

Tous ne se rendaient pas à ses sages avis.
La vengeance était douce à des cœurs asservis,
Des cœurs pliés au joug des passions brutales.
Pendant qu'ils accusaient tous les Visages Pâles
D'être venus troubler la paix de leurs vieux jours,
Et que le chef pleurait sur ses fils, ses amours,
La cabane s'ouvrit. Haletante, effarée,
Comme le cerf atteint d'une flèche acérée,
Une jeune Indienne entra soudainement.
Son œil noir scintillait comme le diamant :
Elle vint vers le chef : " Je ne sais pas, dit-elle,
" Si tu daigneras croire à ce récit fidèle
" Que va faire à la hâte une naïve enfant ;
" N'attaque pas la croix, un esprit la défend !
" J'ai vu, tout près, assise, une femme plus blanche
" Que l'écume des flots où la lune se penche,
" Plus belle que la fleur éclose le matin !
" Son langage, plus doux qu'un chant d'oiseau lointain,
" Faisait au loin vibrer le verdoyant feuillage,
" Ses vêtements de neige et son divin visage
" Brillaient comme un foyer allumé sous les bois ;
" Ses bras avec amour enveloppaient la croix.
" Ecoute, me dit-elle, ô ma pauvre indienne,
" Ecoute les conseils de la vierge chrétienne.
" J'ai porté dans mon sein le Fils du Grand Esprit.

" Le Grand Esprit peut tout. Heureux ceux qu'il chérit
" Car il ne permet pas que le mal leur arrive.
" Il aime les tribus qui peuplent cette rive,
" Et c'est pour leur apprendre à saintement prier,
" Que vers elles un jour vint un pieux guerrier.
" Les Blancs sont ses amis. Ils sont cléments et braves;
" Ils n'apporteront pas de cruelles entraves
" Au poignet vigoureux de l'homme des forêts,
" Mais d'un bonheur plus grand vous diront les secrets.
" Si vous osiez pourtant briser cette croix sainte,
" Le Grand Esprit du Ciel écouterait la plainte
" Des guerriers d'Occident qui vont bientôt venir,
" Et vous ferait alors cruellement punir."
"Ainsi parla la Vierge, et sa bouche adorable
" Répandait autour d'elle un parfum agréable;
" Puis elle disparut dans les ombres du soir;
" Je la cherchai partout, mais ne pus la revoir."
La voix de Naïa, son accent de franchise,
Son visage agité d'une extrême surprise,
L'amour pour la vertu qu'on lui connut toujours,
Tout fit croire aux vieillards ses étranges discours ;
Et le chef consolé se bercant d'espérances, [ces ;]
Dit aux vieux de son peuple: " Oublions nos vengean-
Puisque les guerriers blancs n'outragent pas nos droits,
Laissons dormir la hache et respectons la croix."

A. B. ROUTHIER

DEPART DE CARTIER

(1867)

Sur ce rocher lointain que baigne l'Atlantique
Où St-Malo se dresse avec son château fort,
Et contemple du haut de sa muraille antique
Les navires nombreux qui rentrent dans son port,
Voyez-vous cette foule attendrie et pensive
Qui se presse aux abords des quais tumultueux ?
Et ces trois brigantins qui, non loin de la rive,
Creusent languissamment le flot majestueux,
Comme des alcyons que les vagues limpides
Balancent mollement dans leurs plis onduleux :
Et plus loin, voyez-vous ces marins intrépides
Qui s'en vont deux à deux vers le temple divin,
Choisir le Tout-Puissant et ses anges pour guides,
A travers les écueils d'un océan sans fin ?
A leur tête est Cartier, dont la nef voyageuse
A déjà sillonné toutes les mers du Nord :
Hardi navigateur, que la vague orageuse

N'a jamais vu trembler en face de la mort !
Cartier que deux flambeaux éclairent sur sa route,
Deux phares lumineux, le Génie et la Foi !
Cartier dont l'âme simple a triomphé du doute
Et nourrit deux amours, son Seigneur et son Roi !
Où vont-ils donc ces preux à l'allure guerrière ?
—Ecoutez ces accents s'élevant des autels :
" En ce jour, l'Esprit-Saint, la divine lumière
" Descendit autrefois sur douze humbles mortels :
" Mes frères, dans vos cœurs il va descendre encore,
" Et sera votre phare au milieu des dangers.
" Partez, et ses rayons, comme ceux de l'aurore,
" Dissiperont la nuit sur les bords étrangers.
" Allez planter la croix sur la rive lointaine
" Qui vient de s'élever sur les mers d'occident ;
" De l'empire du monde elle est la souveraine,
" Qu'à ses pieds se prosterne un nouveau continent !
" Loin de vous ces projets de grandeur chimérique
" Et ce rêve de l'or, le tourment des humains :
" Descendants des croisés, allez en Amérique,
" Avec une âme pure, avec de blanches mains ;
" Annoncez de Jésus la divine parole,
" Et soyez comme lui des messagers d'amour ;
" Devant vous de Satan se brisera l'idole,
" Et le règne du Christ enfin aura son jour !"

Ainsi parla longtemps le pasteur vénérable.
Mais l'heure du départ va bientôt retentir :
Déjà l'ancre est levée, et le vent favorable
Enfle la voile blanche : à bord ! il faut partir.
A quelques jours de là, comme des hirondelles
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Les trois voiles glissaient, comme trois sœurs jumelles,
Sur des flots jusqu'alors ignorés des vaisseaux.

LE CANADA AU XIXme SIÈCLE

Trois siècles sont passés, et les peuples sauvages
Qui foulaient autrefois l'herbe de nos rivages,
Comme une ombre sont disparus.
Il est vaincu le Dieu de l'Iroquois terrible !
Et les adorateurs de la croix invincible
Comme ces blés se sont accrus.

Stadaconé n'est plus ; et sur son promontoire
Québec dresse son front tout rayonnant de gloire,
Du passé vivant souvenir !
Les murs d'Hochélaga sont tombés en poussière,

Et Montréal drapant une robe princière,
Marche à grands pas vers l'avenir.

Les moissons et les fleurs reculent les savanes,
Et les grandes cités remplacent les cabanes
Sur les rives du St-Laurent ;
Les villages riants émaillent nos campagnes,
Et des bocages verts, aux flancs de nos montagnes
S'élancent nos clochers d'argent.

Oh ! si tu revenais sur la rive fleurie,
Que ton cœur généreux nous légua pour patrie,
Noble père de nos aïeux !
Comme ton cœur charmé bondirait d'allégresse,
En voyant tes enfants tout brillants de jeunesse,
Grandis, prospères et joyeux.

O Cartier, gloire à toi ! l'œuvre de ton génie
Etait sublime et sainte, et ton Dieu l'a bénie,
En récompense de ta foi ;
Ce grain de sénevé de l'œuvre évangélique
Va produire bientôt un arbre magnifique !
O Cartier, gloire à toi !

NOTES

NOTES

PAGE 1.—*L'Erable.*

L'auteur anonyme de cette pièce a fait l'*érable* du genre féminin, selon un usage général dans notre pays. Cet usage est contraire au dictionnaire, mais on peut dire, pour le justifier, que l'érable étant un arbre *à nous*, Canadiens, nous sommes maîtres de lui choisir un genre à notre gré.

PAGE 4.

M. F. X. Garneau, né à Québec en 1809 et mort en 1866, est notre historien national. La poésie ne fut pour lui qu'un délassement : son œuvre principale, l'œuvre de toute sa vie, est l'*Histoire du Canada,* qui a eu trois édidions et a été traduite en anglais.

PAGE 9.—*Le dernier Huron.*

Cette pièce fut inspirée au poète par le portrait de Vincent Tha-ri-o-lin, dernier huron pur sang, peint par un artiste Canadien, M. M. A. Plamondon.

Les Hurons étaient une des tribus sauvages qui habitaient autrefois les rives du St-Laurent. C'était un peuple guerrier ; mais ni sa valeur, ni l'alliance des Français ne purent le défendre contre la fureur de ses terribles ennemis, les Iroquois, qui détruisirent toutes les bourgades Huronnes en 1649 et 1650. Une partie des Hurons qui échappèrent à la ruine de leur nation, vint chercher un refuge au sein de la colonie Française. C'est au village de la Jeune Lorette, près de Québec, que se trouvent de nos jours les derniers descendants de ce peuple infortuné. Ils ont perdu leur langue et leurs mœurs ; ce n'est plus que l'ombre du passé. (*Voir à la page* 101.)

Le poète avait donné à son héros le nom imaginaire de

Toska, puis de Zodoïska : nous y avons substitué le nom véritable, Tariolin, qui doit rester comme un souvenir historique.

" Il est naturel, disait M. Garneau en 1840, que le jeune Toska (âgé alors de 24 ans) regrette les occupations et les amusements de ses ancêtres, la solitude solennelle et profonde des forêts, et déplore les progrès des cultivateurs Européens qui ont causé la ruine de sa nation et de tant de choses chères à son cœur. Ces sentiments sont naturels au cœur de l'homme, et nous devons les respecter, nous la cause innocente des malheurs de Toska. M. Plamondon a donné au personnage de son tableau l'expression d'une résignation contemplative. J'ai voulu laisser percer dans les regrets du dernier Huron l'énergie qui caractérisait sa nation, et peindre dans l'amertume de ses pensées l'espèce de plaisir de vengeance que lui fait éprouper le vague espoir qu'il y aura un temps où

Sur les débris de nos cités pompeuses
Le pâtre assis, alors ne saura pas
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas."

A l'époque où écrivait M. Garneau, la nationalité Canadienne était en péril : " on sent, sous les strophes émues " du poète, comme une arrière-pensée, " qui préoccupe son âme et la trouble de sinistres pressentiments.

PAGE 15.

M. P. J. O. Chauveau, né en 1820, fut admis au barreau en 1841, et siégea au parlement depuis 1844 jusqu'en 1855, où il fut nommé Surintendant de l'Education pour le Bas-Canada. Rentré en 1867 dans la carrière politique, M. Chauveau est aujourd'hui membre du Parlement Fédéral, Premier Ministre et Ministre de l'Instructiou publique pour la Province de Québec. Poète, orateur, publiciste, M. Chauveau a donné à notre littérature plusieurs de ses

œuvres les plus remarquables : outre ses poésies, il a publié un roman de mœurs Canadiennes, ***Charles Guérin***, une ***Relation du Voyage de son Altesse le Prince de Galles en Amérique***, des discours, de nombreux articles dans le ***Journal de l'Instruction Publique***, etc.

PAGE 19.—*Donnacona.*

L'auteur a trouvé l'idée de cette poésie dans le récit du Second voyage de Cartier au Canada. Donnacona était le chef ou *l'Agouhanna* de la bourgade de Stadaconé, située sur le promontoire où s'élève aujourd'hui la ville de Québec. Taiguragny et Domagaya étaient deux sauvages que Cartier avait emmenés en France dans son premier voyage. Cudoagny était le dieu de la peuplade de Stadacona ; Cahir-Coubat, le nom sauvage de la Rivière St-Charles. *L'ésurgny* était la nacre d'un coquillage dont les sauvages faisaient des colliers et se servaient comme monnaie, " la tenant, au dire de Cartier, comme la plus pré-" cieuse chose du monde et l'estimant mieux qu'or ni ar-" gent."

(*Voir pour les autres détails l'*Histoire du Canada, *par M. L'Abbé Laverdière.*)

PAGE 25.

Sinite parvulos venire ad me. Laissez venir à moi les petits enfants. (St. Mathieu).

Ces vers furent composés à l'occasion d'une fête de première communion dans un couvent de la Congrégation de Notre-Dame. Ils devaient être récités par la fille de l'auteur devant Monseigneur de Montréal ; de là cette strophe de circonstance qui termine la pièce :

Laissez venir à moi tous ces petits enfants,
Dit un jour une femme à nos anciens sauvages ;
Prêtez-moi-les un peu : je vous les rendrai sages
Et meilleures, qui sait ? que les enfants des blancs.

Les blancs, les Iroquois, lui donnèrent leurs filles,
Les plus rebelles comme aussi les plus gentilles.
Son œuvre existe encor ; ses desseins triomphants
Sont inscrits radieux aux pages de l'histoire :
Mais pour mieux assurer leur bonheur et sa gloire,
Ne cessez, Monseigneur, de bénir ses enfants.

PAGE 27.

M. J. Lenoir, né en 1822, au village de St-Henri, près de Montréal, est mort en 1861, dans toute la force et la maturité de son talent. Il était depuis quelques années employé au bureau de l'Éducation à Montréal, et Assistant-Rédacteur du *Journal de l'Instruction Publique.* C'est à ce journal que nous empruntons les pièces que nous donnons ici de M. Lenoir.

PAGE 32.

M. O. Crémazie était libraire à Québec. Une catastrophe financière l'a enlevé aux lettres et à sa patrie.

PAGE 36.—*Le vieux Soldat Canadien* (1856.)

Cette pièce fut composée à l'occasion de l'arrivée à Québec de la "Capricieuse," corvette Française, envoyée en 1855 par l'empereur Napoléon III, pour renouer des relations commerciales entre la France et le Canada.

Le poète a personnifié dans cette fiction le peuple Canadien tout entier. Les regrets, les vœux et l'espoir du vieux soldat furent longtemps ceux de tous les Canadiens après la conquête.

Nous devons citer ici " l'envoi aux marins de la "Capricieuse," qui accompagne cette pièce :

Quoi ! déjà nous quitter ! Quoi ! sur notre allégresse
Venir jeter sitôt un voile de tristesse ?
De contempler souvent votre noble étendard
Nos regards s'étaient fait une douce habitude,
Et vous nous l'enlevez ! Ah ! quelle solitude
Va créer parmi nous ce douloureux départ !

Vous partez. Et bientôt voguant vers la patrie,
Vos voiles salûront cette mère chérie !
On vous demandera, là-bas, si les Français
Parmi les Canadiens ont retrouvé des frères.
Dites-leur que, suivant les traces de nos pères,
Nous n'oublirons jamais leur gloire et leurs bienfaits.

Car, pendant les longs jours où la France oublieuse
Nous laissait à nous seuls la tâche glorieuse
De défendre son nom contre un nouveau destin,
Nous avons conservé le brillant héritage
Légué par nos aïeux, pur de tout alliage,
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Enfants abandonnés bien loin de notre mère,
On nous a vus grandir à l'ombre tutélaire
D'un pouvoir trop longtemps jaloux de sa grandeur.
Unissant leurs drapeaux, ces deux reines suprêmes
Chacune a maintenant une part de nous-mêmes :
Albion notre foi, la France notre cœur.

Adieu, noble drapeau ! Te verrons-nous encore ?
Déployant au soleil ta splendeur tricolore,
Emportant avec toi nos vœux et notre amour,
Tu vas sous d'autres cieux promener ta puissance.
Ah ! du moins en partant laissez-nous l'espérance
De pouvoir, ô Français, chanter votre retour.

Ces naïfs paysans de nos jeunes campagnes
Où vous avez trouvé vos antiques Bretagnes,
Au village de vous parleront bien longtemps.
Et quand viendra l'hiver et ses longues soirées,
Des souvenirs français ces âmes altérées
Bien souvent rediront le retour de *nos gens !*

Comme ce vieux soldat qui chantait votre gloire,
Et dont, barde inconnu, j'ai raconté l'histoire,

Sur ces mêmes remparts nous porterons nos pas ;
Là, jetant nos regards sur le fleuve sonore,
Vous attendant toujours, nous redirons encore :
Ne paraissent-ils pas ?

PAGE 50.—*Le Drapeau de Carillon.*

Nous citerons ici les deux strophes qui servent d'introduction à ce poème :

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux,
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez-vous encor ces jours de Carillon,
Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

Regrettez-vous ces jours où lâchement vendus
Par le faible Bourbon qui régnait sur la France,
Les héros Canadiens, trahis, mais non vaincus,
Contre un joug ennemi se trouvaient sans défense ?
D'une grande épopée, ô triste et dernier chant,
Où la voix de Lévis retentissait sonore !
Plein de hautes leçons ton souvenir touchant
Dans nos cœurs oublieux sait-il régner encore ?

Le vieux drapeau immortalisé par les vers du poète, se conserve encore à Québec.

PAGE 62. — *Mgr Laval, premier évêque de Québec.*

Cette pièce fut composée à l'occasion du deux-centième anniversaire de l'arrivée en Canada de Mgr Laval, anniversaire célébré avec grande pompe au Séminaire de Québec, le 16 Juin 1859.

Mgr François de Laval de Montmorency, abbé de Montigny, né à Laval le 30 Avril 1623, fut nommé, en 1658, évêque de Pètrée *in partibus infidelium,* et Vicaire Apos-

tolique de la Nouvelle-France. Il arriva à Québec le 16 Juin 1659. Nommé, quelques années après, Evêque de Québec, il se démit de son évêché en 1688 en faveur de Mgr de St-Valier et se retira au séminaire de Québec, qu'il avait fondé en 1663 et auquel il avait légué tous ses biens. C'est là qu'il mourut en 1708, plein de jours et de mérites.

PAGE 68.—*Castelfidardo.*

Castelfidardo est un village des Etats Pontificaux, annexé au nouveau royaume d'Italie et situé dans les Marches près de Lorette. C'est le champ de bataille où l'armée pontificale, écrasée sous le nombre, succomba le 18 Septembre 1860 pour défendre les Etats du St-Père envahis à l'improviste et sans aucune déclaration de guerre par les troupes de Victor Emmanuel, roi du Piémont.

PAGE 69.

Le marquis de Pimodan était chef d'état-major de l'armée pontificale sous le général de Lamoricière. Il tomba glorieusement à la bataille de Castelfidardo.

PAGE 74.

M. L. J. C. Fiset, né en 1827, est protonotaire de la ville de Québec.

PAGE 81.—*L'aurore boréale.*

Cette brillante et heureuse description est extraite d'une méditation poétique composée pour le premier de l'an ; elle sert de prélude au poète pour tracer le tableau changeant de la vie humaine.

PAGE 82.—*La Chapelle de Tadoussac.*

Cette pièce est extraite d'un poème sur Tadoussac, dont le début nous offre cette fraîche description du St-Laurent.

Bien loin de ses gourbis, sous l'ombre des platanes,
L'Arabe au blanc burnous qui suit les caravanes
Sur les sables errant,
Découvre, moins joyeux, son oasis humide
Que les Canadiens, dans la saison torride,
Leur fleuve St-Laurent.

A nous ses champs d'azur et ses fraîches retraites,
Les îlots couronnés de mouvantes aigrettes,
Les monts audacieux,
Les arômes piquants que la mer y dépose,
Et son grand horizon où votre œil se repose
Comme l'étoile aux cieux.

Tadoussac est une anse située à l'embouchure du Saguenay où elle forme un havre spacieux et abrité contre les vents par une haute ceinture de rochers. Ce fut un des premiers postes fréquentés par les Français pour la traite des pelleteries. Les Jésuites y fondèrent une mission en 1641 ; on montre encore l'emplacement de leur ancienne chapelle.

Voici ce que le Père Charlevoix écrivait sur Tadoussac en 1720 : " Ce port a été longtemps l'abord de toutes les nations sauvages du Nord et de l'Est ; les Français s'y rendaient dès que la navigation était libre, soit de France, soit du Canada ; les Missionnaires profitaient de l'occasion et y venaient négocier pour le ciel. La traite finie, les marchands retournaient chez eux, les sauvages reprenaient le chemin de leurs villages ou de leurs forêts, et les ouvriers Evangéliques suivaient ces derniers pour achever de les instruire."

PAGE 87.

M. Alfred Garneau est le fils de l'historien. Il est employé dans les bureaux du gouvernement fédéral.

PAGE 94.

M. L. Pamphile Lemay, né en 1837, est aujourd'hui bibliothécaire de l'Assemblée Législative de Québec. Il a publié en 1865 un volume *d'Essais Poétiques*, dont le plus étendu est une traduction de l'Evangéline du poète Américain Longfellow.

PAGE 98.

Le *Cantique du bon pauvre* est extrait d'une pièce sur l'hiver, dont le début nous offre ces strophes harmonieuses:

La neige a couronné nos collines brumeuses:
De la campagne au loin l'uniforme blancheur
Se déroule pareille aux vagues écumeuses
Où l'on voit se bercer des voiles de pêcheur.

Au fond de la forêt on entend de la hache
Les coups retentissants, sinistres, réguliers,
Puis on entend gémir le grand pin qui s'arrache
Et tombe en écrasant un rival à ses pieds.

PAGE 101.—*L'Eglise des Hurons.*

La vieille église des Hurons de Lorette fut détruite par un incendie en 1862. On fit appel, pour la rebâtir, à la charité publique, et cette pièce fut "*l'obole du poète oublié de la fortune.*" L'église vient d'être reconstruite.

PAGE 102.—*Le Chef Indien et la croix.*

Ce fragment épique n'est qu'un extrait d'un long poème sur la Découverte du Canada, sujet proposé au concours de poésie de l'Université Laval en 1867. Le poème de M. Lemay a obtenu la médaille d'or.

On lit au premier voyage de Cartier:

"Le vingt-quatrième jour de Juillet (1534) nous fîmes faire une Croix haute de trente pieds, et fut faite en pré-

sence de plusieurs d'iceux (les Sauvages) sur la pointe de l'entrée de ce port (baie de Gaspé), au milieu de laquelle mîmes un écusson relevé avec trois fleurs-de-lis, et dessus était écrit en grosses lettres entaillées en du bois : " *Vive le Roy de France.*" Et après la plantâmes en leur présence sur la dite pointe, et la regardaient fort, tant lorsqu'on la faisait que quand on la plantait. Et l'ayans levée en haut, nous nous agenouillions tous, ayans les mains jointes, l'adorans à leur vue, et leur faisions signe, regardans et montrans le ciel, que d'icelle dépendait notre Rédemption : de laquelle chose ils s'émerveillaient beaucoup se tournans entr'eux, puis regardans cette Croix. Mais étans retournés en nos navires, leur Capitaine vint avec une barque à nous vêtu d'une vieille peau d'ours noir, avec ses trois fils et un sien frère...et fit une longue harangue, montrans cette croix, et faisans le signe d'icelle avec deux doigts. Puis il montrait toute la terre des environs, comme s'il eût voulu dire qu'elle était toute à lui, et que nous n'y devions planter cette croix sans son congé." Cartier raconte ensuite comment il adoucit ce chef par quelques petits présents, et le congédia satisfait, gardant avec lui deux de ses fils pour les emmener en France.

PAGE 115.

M. A. B. Routhier, né en 1838, est avocat à Kamouraska, Les deux pièces que nous donnons ici de lui, sont extraites d'un poème sur la Découverte du Canada, l'un des poèmes couronnés au concours de poésie de 1867.

Jacques Cartier commence ainsi le récit de son second voyage : " Le Dimanche, jour et fête de la Pentecôte, seizième jour de May, an mil cinq cens trente-cinq, du commandement du Capitaine et bon vouloir de tous, chacun se confessa et reçûmes tous ensemble notre Créateur en l'Eglise Cathédrale du dit St-Malo ; après lequel avoir reçu fûmes nous présenter au chœur de la dite Eglise

devant Révérend Père en Dieu, Monsieur de St-Malo, lequel en son estat épiscopal nous donna sa bénédiction."

PAGE 117. *Le Canada au XIXème siècle.*

" Près de trois siècles et demi se sont écoulés depuis le jour où Cartier, du sommet du Mont-Royal, examinait les environs de Hochélaga ; s'il lui était aujourd'hui donné de revoir ces mêmes lieux, avec quelle surprise il contemplerait la belle et grande cité qui a remplacé la bourgade Indienne ! Comme il admirerait la vallée du grand fleuve, non plus couverte de forêts, mais se déroulant devant lui jusqu'aux limites de l'horizon, parsemée de champs, de bourgs et de villages, traversée par des voies ferrées sur lesquelles glissent avec la vitesse de l'oiseau de longs convois de voitures guidés par une colonne de fumée !"

(Histoire du Canada, Ferland.)

TABLE

ANONYME. PAGES.

L'érable 1

F. X. GARNEAU.

Les Oiseaux Blancs 4
L'hiver 6
Le Dernier Huron 9

P. J. O. CHAUVEAU.

Joies naïves 15
Donnacona 19
" Sinite Parvulos" 25

J. LENOIR.

Notre-Dame de Montréal 27
Les Laboureurs 28
La Fenêtre Ouverte 29

O. CRÉMAZIE.

Emigration 32
Le vieux soldat Canadien 36
Les Morts 42
Le drapeau de Carillon 50
Le Canada 60
Mgr Laval, premier évèque de Québec 62
Qu'il fait bon d'être Canadien 66
Castelfidardo 68

L. J. C. FISET.

Les voix du passé 74
L'aurore boréale 81
La chapelle de Tadoussac 82

A. GARNEAU.

Premières pages de la vie 87

Le bon pauvre.. 92

L. P. Lemay.

Le retour.. 94
Le Cantique du bon Pauvre.. 98
L'église des Hurons.. 101
Le chef Indien et la croix.. 107

A. B. Routhier.

Départ de Cartier.. 115
Le Canada au XIXème siècle.. 117
Notes.. 121

FIN DE LA TABLE

.... 92
... 94
... 98
... 101
... 107
.. 115
.. 117
.. 121